

# EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (de 1<sup>re</sup> ou de 10 de chaque mois)  
France... Un an, 33 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.  
Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 35 fr. 3 mois, 20 fr.  
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.  
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance  
à l'ADMINISTRATEUR D'Excelsior  
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS  
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45  
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

## Le chariot transbordeur utilisé en montagne par les Italiens



La guerre de montagne a suggéré à nos alliés italiens les plus audacieux comme les plus ingénieux procédés pour établir des communications rapides entre des positions séparées par des abîmes et qu'il faudrait plusieurs heures pour atteindre par les voies ordinaires. C'est ainsi qu'ils utilisent fréquemment ce système de chariots aériens conçus de telle manière qu'ils puissent aussi aisément transporter les hommes, les armes les plus lourdes et les munitions.



## LA DOT ET L'AMOUR

Un jour que Si-Slimane, le « caracourir », avait secoué, l'un après l'autre, ses babouches jaunes du bout de ses pieds nus, et qu'il eut croisé ses jambes sur la natte du « café-ligui » où nous avions habitude de nous rencontrer, il nous dit :

— C'est curieux comme les mœurs de l'Occident sont en tout contraires aux nôtres. Ainsi, tenez ! vous vous décolletez par en haut, et vous vous enveloppez par en bas (c'était au temps des robes longues), tandis que celle mouquère qui passe ne laisserait même pas voir son petit doigt, et cela ne l'empêche pas de livrer ses mollets au vent... Quand chez vous un homme entre dans une maison, il ôte sa coiffure, qui n'a fréquenté pourtant que l'air et le soleil. Mais il a bien soin de conserver ses chaussures et d'imposer aux tapis précieux et aux coussins de soie le contact de leurs semelles polluées et la poussière de la route ; nous, au contraire, nous nous déchaussons par déférence, mais ce serait un grave manquement à la politesse que d'enlever notre turban et de nous exhiber tête nue et peut-être avec un genou... En Orient encore, il est d'usage qu'un homme achète sa femme ; chez vous, paraît-il, c'est la femme qui achète son mari.

— Comment cela ? m'écriai-je froissée.

— Et ce que vous appelez la dot ? La dot n'est-elle pas le prix d'achat du mari ? Et, d'après ce qu'il m'est revenu, il y a des dots considérables payées en douros sonnants, et versées entre les propres mains de l'épouseur. Du moins, chez nous, il y a de la discrétion : c'est aux parents de la jeune fille qu'on remet le douaire, afin qu'il lui revienne plus tard, en cas de répudiation — on repudie beaucoup chez nous — et même très souvent ce douaire ne se compose que de cadeaux de nocce : de bijoux, de babouches, de parfums et de tout ce dont a besoin la mariée ; car c'est un point d'honneur chez nous que l'épouse doive tout à son époux, et qu'elle pénètre sous son toit revêtue « de sa seule beauté ». Il paraît que chez vous, en dehors du prix d'achat, vous devez apporter encore ce que vous appelez un trousseau : linge, robes et jusqu'aux draps de voire lit nuptial !... Etrange ! étrange !... Mais Allah est plus savant !

Et Si-Slimane, les yeux fermés et les narines écarquillées, respira une petite feuille de menthe.

Depuis, chaque fois qu'on parle de dot, je pense au « caracourir ». Au fond, me dis-je, il a raison, et cela doit être plus flatteur pour une jeune fille d'être achetée comme en Orient — on a du moins l'illusion d'être une chose précieuse et désirable — que d'être acceptée comme « rabiot » d'un sac d'érens.

Je crois d'ailleurs que l'homme conclut souvent un mauvais marché. La femme a des prétentions pour sa dot, et la plupart du temps, elle dépense ses revenus au delà pour ses propres besoins. La jeune fille sans dot possède des vertus ménagères qui équivalent à des rentes, et souvent, elle peut, par une profession ou un métier, contribuer à l'aisance du foyer...

L'autre jour j'ai lu, je ne sais plus où, que les hommes devenant plus rares, ils se feront encore plus exigeants, et qu'un prétendant « intact » vaudra plus après la guerre qu'avant.

Mais croyez-vous que la jeune fille ne vaudra pas plus, elle aussi, même si elle avait perdu sa dot et un peu de l'éclat de sa frivole beauté ?

J'ai rencontré l'été passé, au bord de la mer, une famille admirable, la générale de B..., dont le mari est au front, avec ses deux filles. Toutes trois étaient infirmières à l'hôpital militaire, et c'étaient elles qui soignaient les « malades », les typhiques, les tuberculeux, les galoux, les teigneux, tous ceux qui « ne sont pas intéressants » et dont les autres hôpitaux mondains ne voulaient pas. L'aînée, une jolie brunette de vingt-deux ans, était en plus la préparatrice du chirurgien ; il lui confiait le soin des instruments, de l'autoclave ; il l'appelait sa « doyenne » et quand elle ne le secondait pas à une opération, il disait que son client était fini...

Un jour que je lui demandais, après des amputations multiples, si elle n'était pas fatiguée, elle me répondit en souriant :

— Avant la guerre j'étais championne de tennis, je peux bien être championne de salle d'opération maintenant !

Et sa jeune sœur, que je trouvais toute pâle, après une nuit passée à attendre à la gare et à panser les blessés, me dit, alors que j'admirais son courage :

— Avant la guerre, quand nous allions au bal et que nous valsions jusqu'à 5 heures, les nuits ne nous paraissaient jamais assez longues ; nous pouvions bien, cette année, donner quelques veillées pour ceux qui auraient pu être nos danseurs.

Je vous cite ces jeunes filles parce que je les

connais, mais elles sont innombrables. Il y a encore celles qui s'occupent des cantines, des pouponnières, des ouvriers. Ne croyez-vous pas que ce serait faire un affront que de marchander la dot à celles qui apportent dans leur corbeille de mariée toutes les anciennes vertus de la France ?

Mais j'espère que la guerre qui anoblit tant de choses anoblira la plus noble de toutes : le mariage, et que ce seront les cœurs qui se chercheront et non les fortunes. Peut-être les parents devraient-ils aussi laisser aux jeunes gens le soin de se marier à leur convenance. Ceux qui ont affronté la douleur et la mort ne reculeront pas devant les responsabilités de la vie. Ils oseront commettre la « divine imprudence », dont parle Anatole France, « la divine imprudence, sans laquelle il ne saurait y avoir ni génie, ni amour. »

Myriam Harry.

## Ce que l'on dit

### En attendant...

Une revue du front, le Souvenir, fondée et dirigée par notre distingué confrère, M. Jean des Vignes Rouges, me fait l'honneur de me demander « de quelle manière, sous quelle forme, la France de demain devrait immortaliser nos héros ».

La question a déjà été posée par cette revue à des écrivains et des penseurs beaucoup plus qualifiés que moi-même, tels que MM. Henri de Régnier, Rostand, J.-H. Rosny aîné, Henri Baraille, et je regrette de ne point avoir leurs réponses sous les yeux : sans doute elles m'éclaireraient. Livré à mes seules lumières dont je ne m'exagère point la portée, je ne puis que répéter une proposition que j'avais déjà faite dans le Bulletin des Armées de la République, tout au début de la guerre, au mois d'août 1914, si je ne me trompe.

L'Arc de Triomphe de l'Etoile, qu'illustre le sublime bas-relief de Rude, ouvrira certainement les chaînes qui, pour ainsi dire symboliquement, en ont jusqu'ici fermé le porche glorieux, ouvert sur le ciel et sur l'espérance. Il les ouvrira pour laisser passer nos soldats vainqueurs. On sait qu'il fut élevé pour commémorer à jamais l'immortelle mémoire des combattants de Valmy, de Jemmapes, de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna. Leurs noms et leurs exploits sont inscrits sur ses murailles alliées. Ils salueront aussi de nouvelles victoires — la victoire définitive.

Mais pourquoi ne point dresser plus haut encore une nouvelle porte triomphale, en l'honneur de nos nouveaux héros ?

Non loin de là, au rond-point de Courbevoie, se trouve un autre monument, celui-ci bien modeste, mesquin même, et toutefois poignant par le souvenir qu'il évoque : le monument de la Défense nationale en 1870. Il ne faut pas qu'on le détruise ! Nos pères aussi, nos pères sont morts il y a quarante-six ans pour une noble cause. Mais au-dessus de ce groupe de bronze n'élèvera-t-on pas un nouvel arc de triomphe ? Symbolique, il abriterait sous son ombre immense et tutélaire le souvenir de notre dignité réparée, et il dominerait Paris, le Paris de la Victoire.

En ligne droite, l'œil partant du petit arc de triomphe des Tuileries, si élégant dans sa grâce antique, passerait ensuite sous l'arc de l'Etoile et apercevrait dans le lointain le porche définitif placé sur la colline suprême, à côté du mont Valérien.

Pierre Mille.

On ne vient pas à Paris sans aller à Versailles.

Aussé la plupart des soldats, français, anglais ou russes, venus à Paris pour le 14 juillet, s'en allèrent-ils, qui par le tramway, qui par le chemin de fer, vers la ville du Grand Roi.

Le temps était superbe, la foule chatoyante : des tirailleurs annamites, coiffés du petit chapeau de paille, jetaient une note exotique dans les jardins de Le Nôtre. Sur la pièce d'eau, une centaine de barques s'entre-croisaient.

Seulement... Seulement, on ne pouvait visiter le Château.

Pourquoi ? Manque de gardiens, dit-on. Les gardiens ne sont-ils donc point recrutés parmi les soldats retraités ?

Toujours est-il que du Château, tous ceux qui étaient venus pour le visiter n'en virent que les fenêtres... et la salle du Congrès.

Oui, cette salle de beau style... parlementaire était ouverte à la curiosité du public.

Et par compensation, sans doute, à la déconvenue générale, les gardiens — on en avait trouvé pour cette visite ! — permettaient qu'on s'assît quelques secondes sur les fauteuils de ces messieurs...

Et voilà comment quelques provinciaux emportèrent de la gloire !...

\*\*\*

L'Etat va mettre en adjudication les étalages des galeries de l'Odéon, si glorieuses, si lointaines.

Il y a, sous ces galeries, un vieil Alsacien, Georges Steiner, aujourd'hui chef de vente, et qui ne les a pas quittées depuis ses quinze ans, époque à laquelle il y entra comme vendeur.

Georges Steiner a vu défiler là toute la gent littéraire. Daudet lui offrit des cigarettes de tabac jaune, et Richpin, à ses débuts, le compta dans sa troupe de parade.

Mais Steiner se souvient surtout de Barbey d'Aurevilly, dont la cape griffait les gens et démolissait les étalages.

C'était, malgré ses gestes larges, un homme fort doux et qui laissait les gens l'admirer en toute tranquillité.

Pourtant, comme un jour, — Steiner nous conta hier l'anecdote — un jeune homme regardait avec trop d'ostentation son pantalon blanc à sous-pieds et sa cravate de dentelle, l'auteur des *Diaboliques* interrogea le badaud du regard.

Celui-ci, illettré, protesta :

— Eh bien !... un chien contemple bien un évêque !...

Barbey, du bout de sa badine, chatouilla le nez du badaud :

— Et qui vous a dit, jeune homme, que je fusse un évêque !...

\*\*\*

Quelques journaux, et des mieux intentionnés, certes, font en ce moment une campagne serrée en faveur des chiens, des pauvres toutous, comme ils disent, et que la censure, — pardon : la Préfecture, oblige à porter muselière.

De nobles dames écrivent à ces journaux. Une élégante signe son nom en toutes lettres.

Il est évident que cette loi ne fut point faite pour les chiens bien soignés. Mais il en est tant qui courent les rues et les ruisseaux, sales, érottés, hargneux et colporteurs, en ce mois de juillet surtout, de maint bacille indésirable ! Et tous les chiens, comme tous les hommes, sont égaux devant la loi.

Pourtant, indiquons à ceux de qui les toutous souffrent de la muselière un petit truc employé par un vieux Parisien.

Notre vieux Parisien attache simplement la muselière au cou du chien, bien entendu, laissant la cage pendre sous le menton.

Et quand un agent lui dit quelque chose :

— Oh ! la sale bête ! s'écrie-t-il — en parlant du chien, bien entendu — sa muselière qui est tombée !...

Seulement, il ne faut pas tomber soi-même deux fois sur le même agent.

\*\*\*

Jamais les voyageurs de la malle Southampton-Le Havre ne furent plus tranquilles sur les eaux suspectes de la Manche que l'autre soir, lorsque, vingt minutes après la sortie du port anglais, on vit surgir du salon de première, où il s'était soigneusement caché jusqu'alors, M. Ribot en personne.

Notre ministre des Finances revenant en France par ce chemin détourné, et à bord d'un navire de voyageurs ? La chose était pourtant de nature à susciter des doutes. Mais comment nier l'évidence ? Même tête caractéristique, même silhouette, et ce regard de calme réflexion, et tout de ce noble vieillard... L'honneur était grand pour les passagers et non moins grande leur sécurité. Quelle que fût la raison qui avait fait adopter cet itinéraire au grand argentier de France, comment ne pas penser qu'au moins quatre sous-marins protecteurs flanquaient le steamer favorisé ?

Jusqu'à la chute du jour, on s'amusa à les chercher tout alentour, sans les découvrir d'ailleurs.

M. Ribot, seul au pied de la cheminée, souriait, souriait.

Et c'est tout juste le lendemain, à dix heures et demie du matin, quand on aperçut de loin les hauteurs de Sainte-Adresse, que l'affaire s'éclaircit. Le prétendu ministre était tout bonnement un honorable commerçant du Nord, réfugié dans une petite cité de Seine-Inférieure, et qui venait de faire un tour en Angleterre, pour affaires. Lors du débarquement, il se déroba avec modestie aux ovations de ses compagnons de traversée. Ils lui devaient bien cela. Grâce à lui, ils avaient passé l'eau en niant allégrement toute possibilité de torpillage boche.

Le Veilleur.



## Méditations d'un optimiste

### SUR QUELQUES CONTRADICTIONS

Les Allemands se disputent beaucoup, ces jours derniers, pour savoir ce qu'ils devront exiger à la signature du traité de paix.

Les six grandes associations économiques qui acceptent les suggestions de l'amiral Tirpitz, des militaires et, depuis quelque temps, aussi du prince de Bülow, affirment qu'il faut exiger beaucoup. Les gens d'affaires et le gouvernement, que dominent le chancelier Bethmann-Hollweg et le vice-chancelier Helfferich, auxquels vient de s'adjoindre le prince de Wedel, chargé dorénavant de la publicité de la doctrine, se montrent plus modestes.

Vous me direz qu'il est peut-être un peu tôt pour préciser des exigences avant d'avoir obtenu des résultats. C'est un point de vue. Il y en a un autre et il est peut-être, au contraire, bien tard pour se demander quels motifs on pouvait bien avoir de faire la guerre et quels bénéfices on peut espérer en tirer.

Un dissentiment analogue apparaît en Hongrie.

Le comte Tisza et le baron Burian y sont les représentants de la politique pangermaniste. Le comte Andrássy hésite, à la recherche de la conception qui pourra le plus sûrement le conduire au pouvoir. Mais voici que le comte Caroli se décide et fonde un journal pour combattre la politique allemande du comte Tisza.

Cette fois-ci vous me direz qu'il est bien tard pour s'apercevoir que la Hongrie s'est trompée, que l'invasion russe a sans doute plus de part dans cette conversion que les principes, et que, même si la Hongrie voulait se libérer du joug allemand, il ne serait sans doute plus temps de s'y employer, à l'heure où les officiers allemands occupent toutes les grandes situations militaires et commandent tous les régiments. J'en suis d'accord.

Aussi bien, aurions-nous également tort d'espérer pour désarmer l'Allemagne les querelles des politiciens, et pour détacher la Hongrie les ambitions personnelles. Bethmann, avec toute son apparente modération, n'est pas près de céder, et Caroli, quand bien même il serait sincère, n'est pas en mesure de se débarrasser du Kaiser.

Les gens qui prévoient la réalisation de leurs espérances pour l'heure qui suit risquent fort d'être déçus et aussi ceux qui ne s'intéressent qu'au cinquième acte des drames. Nous sommes, ici, fort loin du dénouement, mais je pense que l'on aurait tort de ne pas vouloir considérer avec intérêt cette passionnante péripétie.

M. de Bethmann-Hollweg n'a pas toujours été si modéré; le comte Caroli ne s'est pas toujours montré si inquiet — et ces changements d'attitude ont peut-être un sens. Vous me direz que le comte Tisza semble demeurer pareillement intraitable et que même le prince de Bülow commence à annoncer des ambitions démesurées, sur le compte desquelles il avait jusqu'ici laissé planer quelque doute.

En fait, le comte Tisza s'est beaucoup aventuré pour avoir le loisir de revenir en arrière. Quant au prince de Bülow, profondément impopulaire dans tous les partis de tendance démocratique, il donne bien l'impression, non de définir une politique, mais de chercher une clientèle.

Le « pont » qui, dans une soirée de cercle, a perdu par pièces de vingt francs tout son avoir hésite rarement à jouer sur une seule carte son dernier billet de mille. Vous me direz qu'il est guidé par l'espoir de se refaire. Ce n'est pas impossible. Mais je m'imaginais que, plus souvent encore, il est poussé par l'envie de finir en beauté.

Remplacer les victoires par des exigences, c'est une politique. A la rigueur, cela peut faire illusion. Malgré tout, il semble qu'il y ait un peu de naïveté, au bout de deux ans de guerre, à fonder une politique sur de l'illusionnisme.

Candida.

### Sept généraux allemands en disgrâce

ROTTERDAM, 17 juillet. — Cinq généraux qui détenaient des commandements importants ont été invités par l'empereur à solliciter leur mise à la retraite. Ce sont les généraux von Bredow, von Wienslawski, Glogke, Cramer et von Bauer.

Deux autres généraux, von Kleist et Krahmer, se sont vu retirer les postes qu'ils occupaient sur le front et ont été affectés au commandement de garnisons à l'intérieur.

**BIARRITZ**  
Eté -- Automne  
HOTELS OUVERTS EN ENTIER

## LES ANGLAIS PRENNENT OVILLERS-LA BOISSELLE

et enlèvent encore

1.400 mètres de la deuxième position ennemie

## LES RUSSES REMPORTENT UNE VICTOIRE EN VOLHYNIE

La dernière journée vient encore de procurer à nos alliés Anglais des succès importants sur toute leur ligne d'attaque.

A leur aile droite, ils ont élargi leur position en s'emparant de la ferme de Waterlot, située sur la route de Longueval à Guillemont, à peu près à mi-chemin des deux villages. Cette ferme avait été transformée par l'ennemi en une forte redoute, où toutes ses attaques contre le bois des Trônes avaient trouvé un point d'appui.

Au centre, ils ont enlevé un saillant large de 1.400 mètres qui subsistait entre Bazentin-le-Petit et les abords de Pozières, au nord de Contalmaison, et s'appuyait également sur une ferme fortifiée, bâtie en bordure de la route de Contalmaison à Martinpuich et dénommée par eux *the Contalmaison villa*.

Enfin, à l'aile gauche, ils ont achevé la conquête du village d'Ovillers-la-Boisselle, et cet avantage est peut-être plus fécond encore en conséquences que tous les précédents, car il permet de prendre à revers les positions de Thiépval et de la rive gauche de l'Ancre.

Toutes ces actions ont été extrêmement meurtrières pour l'ennemi, ainsi que le prouvent les monceaux de cadavres que nos alliés ont trouvés dans toutes les positions conquises, et ces rapports qu'ils ont saisis, véritables cris de détresse : une compagnie a été réduite à un officier et douze hommes ; une autre se déclare épuisée et incapable de combattre davantage ; un bataillon ne compte plus que trois officiers, deux sous-officiers et dix-neuf hommes. Il n'est pas indifférent de signaler que toutes ces unités appartiennent à un régiment bavarois. On sait qu'un sourd mécontentement commence à se manifester en Bavière contre les lourds sacrifices de vies humaines imposés par le commandement prussien.

\*\*\*

A l'autre extrémité du champ de bataille immense, en Asie Mineure, les Russes ont développé leur succès en s'emparant de la ville de Baïbourt. Cette forteresse naturelle, située entre Trébizonde et Erzeroum, au point où le Tchoukhouk tourne vers l'est, paraissait destinée à braver tous les assauts, étant couverte par des lignes successives de hauteurs inaccessibles. Mais les Russes se sont obstinés ; ils ont fait des chemins pour amener leurs canons ; ils ont enlevé l'une après l'autre les redoutes de l'en-



nemi. Après trois mois de travaux et de combats incessants, ils ont emporté le dernier réduit. Des lors, les colonnes qui sont en marche vers Erzindjian, le long de l'Euphrate occidental, ne seront plus contrariées en leur mouvement par la menace suspendue sur leur aile droite. Or, Erzindjian est le seul point d'appui et la seule base de ravitaillement de l'armée turque d'Asie Mineure. Si cette ville vient à être prise, il lui faudra battre en retraite sans désespérer jusqu'à Sivas. Les troupes qui, plus au sud, couvrent Kharpout et Diarbekir, devront se replier également, et les communications de l'armée turque de Mésopotamie seront fort compromises.

En même temps, nos alliés viennent de refouler victorieusement l'ennemi en Volhynie, où Linsingen avait essayé de reprendre son offensive, interrompue par la progression des Russes entre le Styr et le Stokhod, qui menaçait son flanc gauche. Sans doute avait-il reçu des renforts qui lui donnaient l'espoir de rejeter les Russes sur la rive droite du Stokhod, en même temps qu'il les attaquait plus au sud, à l'ouest de Loutzk. Ce double espoir a été doublement déçu. Les Russes se sont maintenus sur la rive gauche du Stokhod, depuis la région d'Ougly jusqu'à celle de Tcherevitchke, et les violentes attaques des Austro-Allemands au sud-est de Svinoukhi, vers Poustomytchi, ont été repoussées, si bien que les fractions ennemies qui s'étaient aventurées au sud jusqu'à Ostrov-Goubine n'ont échappé à l'encercllement que par la fuite.

Jean Villars.

## LA VICTOIRE RUSSE en Volhynie

Le maréchal Linsingen est battu sur toute la ligne

Pétrograd, 17 juillet. — Après un temps d'arrêt nécessité par l'avance des Russes sur son aile gauche, entre le Styr et le Stokhod, le maréchal Linsingen avait essayé de reprendre son offensive au point où il l'avait laissée, dans la région de Svinoukhi, à l'ouest de Loutzk. Après trois jours de durs combats, il a été repoussé sur toute la ligne. Au sud-est de Svinoukhi, vers Poustomytchi, l'ennemi a été refoulé par des contre-attaques qui continuent à se développer. Plus au sud-est encore, à Ostrov-Goubine, entre Sviniathe et Gorodichtche, les Austro-Allemands, menacés d'être tournés, sont en pleine retraite.

### 12.000 nouveaux prisonniers

Pétrograd, 17 juillet. — Les Russes ont fait 12.000 prisonniers et ont capturé 27 canons légers, 32 canons lourds et un nombreux matériel de guerre.

### L'HUMOUR ÉTRANGER



— Maman, est-ce que tu ne m'achèteras pas bientôt un costume comme celui-ci ?  
— Non, ma fille, tu es encore beaucoup trop jeune pour porter des robes si courtes...

(Judge : New-York.)



### Le gouvernement italien paiera les pensions ouvrières dues par l'Allemagne

ROME, 17 juillet. — Le Conseil des ministres, qui ne devait avoir lieu qu'après le retour de M. Carcano, s'est réuni hier pour envisager la situation créée par les graves déterminations prises par le gouvernement allemand.

Le gouvernement a décidé de prendre à sa charge les pensions dont le paiement a été suspendu par le gouvernement allemand. Cette mesure paraît être, jusqu'à présent, la seule réponse immédiate que le cabinet italien donnera aux actes d'hostilité de l'Allemagne.

La situation est, en réalité, peu claire; il s'ensuit une confusion que les journaux, dans la hâte des premiers commentaires, établissent entre deux questions distinctes. Le gouvernement italien se trouve appelé, aujourd'hui, à résoudre deux problèmes d'aspect juridique dont l'importance est très inégale.

Le premier problème est celui des dispositions prises par le gouvernement de la Belgique contre les sujets italiens qui y résident.

Le second se rapporte à la suspension de paiement des retraites des ouvriers italiens assurés par la loi d'empire.

D'autre part, il existe une question très importante : c'est celle qui intéresse les ouvriers italiens résidant en Belgique. Cette question semble très grave. L'opinion italienne y voit une violation flagrante des règles les plus élémentaires du droit, puisque les sujets italiens sont considérés comme des ennemis, alors que les cabinets de Rome et de Berlin s'étaient bornés jusqu'ici à une simple rupture des relations diplomatiques.

Il semble cependant que le gouvernement italien ne désire pas brusquer les choses et qu'il étudiera cette question d'une façon plus approfondie dans les Conseils des ministres ultérieurs.

#### Les préfets appelés à Rome

MILAN, 17 juillet. — Les journaux annoncent que les préfets du royaume sont convoqués successivement à Rome pour conférer avec le ministre de l'Intérieur et le président du Conseil.

Les préfets recevront à cette occasion des instructions spéciales au sujet des mesures à prendre contre les suspects encore nombreux en Italie.

D'autre part, dans certains milieux on assure que les préfets des frontières italo-suisse seront chargés de nouvelles et plus sévères mesures relatives au transit des voyageurs et des marchandises.

Enfin il n'est pas impossible qu'un certain nombre de préfets jugés trop liés soient remplacés.

#### Premières représailles

ROME, 17 juillet. — Le *Giornale d'Italia* annonce que trois sujets allemands ont été expulsés aujourd'hui de Syracuse.

### L'offensive britannique sur la Somme

#### L'action de la cavalerie

LONDRES, 17 juillet. — Le correspondant de l'Agence Reuter sur le front britannique, décrivant l'action de la cavalerie, dit :

Les cavaliers du Deccan et les dragons de la garde partirent en patrouille vendredi matin dans le but d'opérer des reconnaissances et de couvrir le flanc de l'infanterie qui attaquait.

Les soldats, dans les tranchées, acclamèrent les cavaliers quand ils s'élancèrent au trot sur la route transformée en un véritable marécage, défoncée par les obus et coupée de tranchées hors d'usage, aux fils de fer barbelés rompus.

Les Allemands les aperçurent entre Bazentin et Mametz et ouvrirent sur eux le feu de leurs mitrailleuses, mais la cavalerie prit des intervalles et l'on compta peu de pertes. Les cavaliers démontés répondirent par un feu de mousqueterie très violent et très précis. Un feu particulièrement dense partait d'un boqueteau.

Un aéroplane anglais descendit à une centaine de mètres pour protéger la cavalerie et tira sa mitrailleuse sur l'ennemi jusqu'à épuisement de ses munitions. Il ne repartit qu'après avoir signalé l'emplacement de la position ennemie à la cavalerie.

Dans un fossé, les cavaliers découvrirent huit Allemands, qui, après avoir tiré, se jetèrent à genoux et demandèrent quartier en s'accrochant aux jambes des chevaux; ils furent remis à l'infanterie, qui suivait de près les cavaliers.

Ceux-ci s'approchèrent de la dernière tranchée allemande, nouvellement construite; elle n'était plus occupée que par quelques mitrailleurs.

Près de Fiers, la cavalerie put charger; une fusillade partit d'un champ de blé et les cavaliers chargèrent en fourrageurs, les dragons à la lance et les Deccans sabre au clair.

Le soir la cavalerie aida l'infanterie à consolider ses positions.

## COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Du Lundi 17 juillet (745<sup>e</sup> jour de la guerre)

**QUINZE HEURES. — ENTRE L'OISE ET L'AISE, une forte reconnaissance ennemie a été dispersée par notre feu AUX ABORDS DE MOULIN-SOUS-TOUVENT.**

**EN CHAMPAGNE, un coup de main dirigé par les Allemands sur une tranchée du secteur russe a été repoussé par une contre-attaque qui a infligé des pertes à l'adversaire.**

**SUR LE FRONT DE VERDUN, nuit relativement calme, sauf A LA COTE 304, où la fusillade a été vive. A L'OUEST DE FLEURY, des éléments de nos troupes ont fait quelques progrès et se sont emparés de trois mitrailleuses allemandes.**

**EN LORRAINE, après un bombardement assez étendu, l'ennemi a prononcé deux atta-**

**ques sur nos positions de la REGION DE HAN (sud-ouest de Nomény). Les deux tentatives ont été repoussées et des prisonniers sont restés entre nos mains.**

**Aucun événement important à signaler sur le reste du front.**

**VINGT-TROIS HEURES. — SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, la lutte d'artillerie continue DANS LA REGION DE SOUVILLE. Le chiffre des prisonniers faits par nous dans le secteur de Fleury depuis le 15 est de deux cents environ.**

**Sur le reste du front, journée relativement calme. Très mauvais temps.**

### Les pertes allemandes en hommes et en matériel dans les combats d'Ovillers-la Boisselle sont considérables

#### (COMMUNIQUES BRITANNIQUES)

**TREIZE HEURES QUARANTE-CINQ. — Nos troupes ont poursuivi leur succès. Nous avons pris d'assaut, sur un front de quatorze cents mètres, la deuxième ligne allemande, au sud-ouest du bois de Bazentin-le-Petit. Nous avons trouvé dans ce secteur un grand nombre de morts. L'ennemi a donc subi de lourdes pertes depuis le début de notre attaque. Nous avons élargi la trouée dans la deuxième ligne allemande à l'est de Longueval, en nous emparant de la forte position de la ferme Waterlot.**

**Un combat corps à corps s'est déroulé depuis le 7 juillet sur notre flanc gauche, à Ovillers-La Boisselle. Nous nous sommes emparés, au cours de cette lutte, des dernières positions fortifiées de l'ennemi, à qui nous avons pris deux officiers, cent vingt-quatre hommes de la garde, c'est-à-dire tout ce qui restait des vaillants défenseurs de ce village, actuellement tout entier entre nos mains.**

**On verra, par les intéressants documents énumérés ci-après et saisis par nous, que les pertes subies par les Allemands au cours des récents combats ont été très élevées.**

**1<sup>er</sup> Rapport d'une compagnie du 16<sup>e</sup> régiment d'infanterie bavaroise au 3<sup>e</sup> bataillon de ce régiment :**

**« Violent feu des pièces ennemies de tous calibres jusqu'à 28 centimètres sur le secteur de la compagnie. Effectif de la compagnie : un officier, douze hommes. Je demande d'urgence la relève. Ce qui reste de la compagnie est si épuisé qu'en cas d'attaque on ne saurait compter sur les hommes. »**

**2<sup>e</sup> Rapport d'une autre compagnie du même régiment au 3<sup>e</sup> bataillon du 16<sup>e</sup> régiment d'infanterie bavaroise :**

**« Feu intense sur les secteurs de la compagnie,**

**La compagnie a complètement perdu toute valeur militaire. Les survivants sont si épuisés qu'ils ne peuvent plus combattre. Si ce violent feu d'artillerie continue la compagnie sera bientôt entièrement détruite. Je demande la relève d'urgence. »**

**3<sup>e</sup> Rapport du 2<sup>e</sup> bataillon au 3<sup>e</sup> bataillon du 16<sup>e</sup> régiment d'infanterie bavaroise :**

**« Le bataillon vient de recevoir l'ordre du lieutenant-colonel Kummer de se mettre à la disposition du 3<sup>e</sup> bataillon du 16<sup>e</sup> régiment d'infanterie bavaroise, à titre de réserve de secteur. Le bataillon comprend actuellement trois officiers, deux sous-officiers et dix-neuf hommes. »**

**VINGT ET UNE HEURES. — Les opérations ont été encore gênées par une pluie ininterrompue et par un brouillard épais.**

**Rien d'important ne s'est passé aujourd'hui sur le front britannique. Au cours de quelques actions locales, nous avons fait un certain nombre de nouveaux prisonniers. Le chiffre total des Allemands non blessés pris par nous depuis le 1<sup>er</sup> juillet s'élève à cent quatre-vingt-neuf officiers et dix mille sept cent soixante-dix-neuf hommes.**

**Les pertes ennemies en artillerie sont plus importantes encore que ne l'ont annoncé nos premiers rapports. Le matériel actuellement en notre possession comprend : cinq obusiers de huit pouces, trois obusiers de six pouces, quatre canons de six pouces, cinq autres gros canons, trente-sept pièces de campagne, trente obusiers de tranchée, soixante-six mitrailleuses et plusieurs milliers de coups en munitions de tous genres. Ne sont point compris dans cette liste un grand nombre de canons qui n'ont pas encore été ramenés, sans compter tous ceux qui ont été détruits par notre feu et que l'ennemi a abandonnés.**

### Les opérations militaires du 9 au 16 juillet

#### Région de la Somme

**Nous avons attaqué l'ennemi le 9 juillet au sud de la Somme, progressé à l'est de la ligne Ferme Sormont-Flaucourt, enlevé le village de Biaches et atteint les abords de Barleux.**

**Nous avons complété ce succès le 10, en enlevant la hauteur de la Maisonnelle, au sud de Biaches, et les tranchées situées entre la Maisonnelle et Barleux.**

#### Région de Verdun

**Rive droite de la Meuse. — Le 9 et surtout le 10 juillet, bombardement très intense, en particulier sur les bois de Vaux-Chapitre, Fumin et du Chenois.**

**La journée du 11 a été marquée par un effort allemand excessivement violent qui s'est étendu de Thiaumont à la batterie de Damloup. L'ennemi engage des éléments choisis appartenant à cinq divisions différentes; il réussit à faire quelques progrès au sud du village de Fleury et dans le bois Chenois, enlevé la batterie de Damloup. Nos**

**contre-attaques reprennent en partie le terrain perdu au bois Chenois.**

**Le 12, l'attaque ennemie continue dans la région de Fleury, ayant comme objectif le fort de Souville. Elle parvient jusqu'à la croisée des routes de Verdun à Vaux et à Fleury et est arrêtée avec de grosses pertes.**

**Rive gauche de la Meuse. — Attaques locales repoussées : le 11, sur le réduit d'Avocourt et à l'ouest de la cote 304; le 12, sur le Mort-Homme, où les Allemands essaient à quatre reprises d'enlever une tranchée.**

**ELIXIR COMBIER**

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

PARIS. Rue St-Augustin, n° 22



SUR LE FRONT DE LA SOMME

## La bannière de Péronne



La statue de Marie Fouré sur la Grand-Place.



La porte de Brevaux

Quons des maisons, enfin toute la douce ville telle qu'elle est représentée, au moyen de fils de soie, d'argent et d'or, sur l'ancienne bannière gardée en mémoire du siège fameux de 1536 à l'hôtel de ville de la cité vaillante...

Henri de Nassau, prince d'Orange, le plus redoutable des généraux de Charles-Quint, avait en ce temps-là — 1536 — amené devant Péronne tout ce qu'il avait pu recruter d'Allemands, environ six milliers. Il avait hérisse de bombardes et de canons toutes les hauteurs avoisinantes, de Cléry au mont Saint-Quentin, et fort cruellement endommagé de boulets et feu grégeois les pieux et vénérables quartiers aimés de saint Fursy. Puis, avec cette rage et

durété qui donnèrent toujours à ces sortes de troupes un courage brutal, il se rua sur les murs.

Mais, là, commandés par le brave La Marck, l'attendaient les gens de Péronne; non seulement les soldats : arbalétriers, pistoliers, canoniers, hommes des milices, mais aussi les enfants portant les fascines, flèches et pots à feu, les femmes avec des marteaux et des haches.

Le 25 août, sous un soleil ardent, cette ruche active, bourdonnante, laborieuse qu'était Péronne entra en effervescence, décidée, par tous les moyens, à « bouler » l'Allemand. Et, de fait, rien qu'entre les portes de Paris et Saint-Nicolas, il en tomba dans les fossés plus de seize cents.

Une Péronnaise à jamais célèbre, la belle Catherine de Poix, dite Marie Fouré, s'empara d'un reître qui portait l'étendard de l'empire et vint de le planter sur le rempart. D'un coup de la hamppe de ce drapeau qu'elle venait de saisir, Marie Fouré abattit le Teuton, qui s'en alla retrouver dans les autres bonnes ses compagnons de guerre; puis, voyant ce tropheée, cette fière femme se porta par la ville, excitant à la résistance, si bien et avec tant de hardiesse et flamme que les Allemands, du moins ceux que n'avaient pas occis les Français, ne purent pas faire autre chose que lever le siège et quitter la province.

A peine Nassau fut-il de retour aux Pays-Bas que l'infante, sœur de Charles-Quint, vint à lui, et, le houspillant, lui fit honte et grief de n'avoir pu prendre un « colombier » tel que Péronne; mais le soldat avait pu juger à l'épreuve ce qu'étaient ces Francs-Picards.

— Oui, de vrai, madame, dit-il, c'est là un colombier; mais les pigeons qui étaient dedans ne savaient bien défendre et faire autre chose que s'envoler.

Pour le roi de France, il n'y eut pas d'honneurs qu'il ne fit rendre à Péronne et aux habitants. Officiers, bourgeois, gens d'armes, et le brave La Marck des premiers, reçurent titres, récompenses et privilèges. Marie Fouré fut célébrée par tous les fins diseurs, dont il y eut toujours grand nombre en ce terroir malicieux prompt aux dictons et aux sentences. La chanson s'en mêla, et tandis que les brodeuses de la vieille ville, réputées de tous temps pour ses linons, batistes et toiles, dessinaient à grands traits d'argent, de soie et d'or, sur la bannière municipale, l'immuable siège, les poètes locaux s'inspiraient de l'épisode :

Toujours Francs-Péronnais  
Auront bon jour.

Toujours et en tout temps  
Francs-Péronnais auront bon temps...

Fidèles à leur passé les Péronnais, durant la Fronde, se montrèrent loyaux Français; et c'est ce qui fait que Louis XIV disait, fort content, en venant les voir : *Oh! oh! nous serons là chez nous!*

C'était là le mot affectueux, le mot d'attachement et d'amour d'un grand roi. Ceux qui viennent de combattre, avec tant de courage et d'acharnement, à Curly, Estrées, Belloy-en-Santerre, Biaches, la Maissonnette pourront le répéter bientôt d'une même âme : *Oh! oh! nous serons là chez nous!*

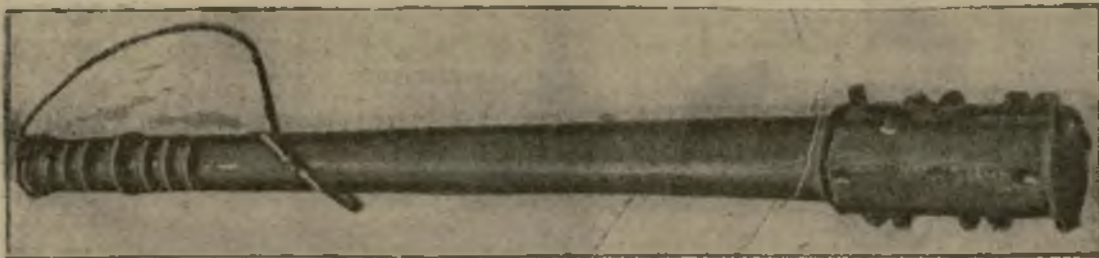
Et tandis que, d'un pas mâle et cadencé, ils foulent le gazon du Quinconce, le pavé du Marché-aux-Herbes, la bannière de Péronne, sur laquelle sont peintes les actions des ancêtres en ses vieux plis de gloire, tressaillira de nouveau, comme au temps de La Marck et de Marie Fouré, d'orgueil et de plaisir.

Edmond Pilon.

## De nouvelles troupes russes débarquent à Brest

BREST, 17 juillet. — Un nouveau contingent russe vient de débarquer à Brest. Comme le précédent, il sera dirigé tout d'abord sur un camp, en attendant le moment de participer aux opérations.

## UNE ARME BARBARE



Le 1<sup>er</sup> juillet dernier, le gouvernement italien annonçait, par l'entremise de l'agence Stefani, que de nombreux prisonniers faits sur le Carso avaient été trouvés porteurs de grosses masses ferrées pourvues de pointes acérées. Interrogés, ils avaient avoué que le commandement ennemi avait constitué des escouades spéciales armées de ces armes et chargées d'achever les soldats italiens à demi-morts par l'effet des gaz asphyxiants.

Quelques jours plus tard, et précisément le 9 juillet, la *Kelische Zeitung* accourait au secours

de l'alliée calomniée. Dans un entrefilet qui porte comme titre : « L'Alpenstock, arme barbare », après avoir reproduit le communiqué officiel italien, elle ajoute :

« Les journalistes italiens aussi bien que leurs lecteurs semblent ignorer que toutes les troupes alpines, les italiennes comprises, sont équipées avec cette arme barbare qu'on appelle communément un alpenstock. »

Voici donc, d'après les journaux italiens l'innocent alpenstock des soldats de François-Joseph.

## Un ordre du jour du général Nivelle

Le général commandant la deuxième armée a reçu du directeur de l'Académie française la lettre suivante :

Paris, le 6 juillet 1916.

Le directeur de l'Académie au général Nivelle, commandant l'armée de Verdun.

Mon général,

L'Académie française, dans sa séance d'aujourd'hui, a décidé à l'unanimité d'envoyer à l'armée de Verdun l'adresse suivante, que je suis très heureux de vous transmettre :

« A l'armée qui, depuis quatre mois passés, défend Verdun, où l'ennemi comptait que quelques jours lui suffiraient pour frapper la France d'un coup mortel;

« A l'armée qui, en arrêtant les énormes forces employées contre elle et sans cesse renouvelées, a permis aux autres armées de la France et à celles de l'Angleterre de se préparer à la grande offensive et empêché les Allemands de renforcer les troupes qui luttent contre nos vaillants alliés italiens et russes;

« A l'armée qui attire sur un point à jamais célèbre de l'immense champ de bataille les regards du monde entier, atteste l'héroïsme français, illustre d'une page sublime l'histoire de la France;



LE GÉNÉRAL NIVELLE

« A la glorieuse armée de Verdun, l'Académie française adresse l'hommage de son admiration, de sa reconnaissance et de son respect. »

Veuillez agréer, mon général, l'assurance de ma haute admiration et de mes meilleurs souvenirs.

Le directeur de l'Académie,

Signé : RENÉ DOUMIC.

Ce sera l'une des plus grandes fiertés de l'armée de Verdun d'avoir mérité un tel témoignage de la haute assemblée qui incarne et immortalise le génie de la langue et de la race françaises.

L'armée de Verdun a eu le bonheur de répondre à l'appel que le pays lui avait adressé.

Grâce à son héroïque ténacité, l'offensive des Alliés a déjà franchi de brillantes étapes... et les Allemands ne sont pas à Verdun.

Mais leur tâche n'est pas achevée : aucun Français n'aura droit au repos tant qu'il restera un ennemi sur le sol de la France, de l'Alsace et de la Lorraine.

Pour permettre à l'offensive des Alliés de se développer librement et d'aboutir bientôt à la victoire définitive, nous résisterons encore aux assauts de nos implacables ennemis qui, malgré le sacrifice d'un demi-million d'hommes que Verdun a déjà coûté, n'ont pas renoncé à leurs vains espoirs.

Et, non contents de résister, soldats de la 2<sup>e</sup> armée, vous mordrez encore, et sans cesse, pour tenir devant vous, par une menace continue, le plus possible de forces ennemies jusqu'à l'heure prochaine de l'offensive générale.

Le passé répond de l'avenir. Vous ne faillirez pas à votre mission sacrée et vous acquerrez ainsi de nouveaux titres à la reconnaissance du pays et des nations alliées.

Signé : R. NIVELLE.

D'autre part, le général Nivelle a écrit à M. Doumic :

Monsieur le Directeur  
de l'Académie française,

Au nom de l'armée de Verdun, je remercie l'Académie française de l'adresse flatteuse qu'elle a votée le 6 juillet et que vous avez eu la très aimable pensée de m'envoyer.

J'ai porté cette adresse, par la voie de l'ordre, à la connaissance des troupes de la 2<sup>e</sup> armée, qui trouveront dans ce témoignage d'intérêt, dans ces nobles pensées exprimées dans un langage si élevé, un puissant réconfort, une nouvelle source de courage et d'esprit de sacrifice.



# L'empire colonial allemand est un gage précieux pour les Alliés



L'empire colonial allemand n'existe plus. Certes, le gain territorial des Alliés sur l'ennemi ne saurait être sérieusement mis en balance, quelle que soit son importance, avec la conquête temporaire que les Austro-Allemands firent de la glorieuse Belgique, de la vaillante Serbie, de la Pologne infortunée et de nos départements du Nord. Toutefois, les « reprises » faites depuis un mois par les Russes, en Europe comme en Asie, et les amorces de reprises faites par les Français, les Anglais et les Italiens en Occident laissent prévoir que ce tableau comparatif sera plus démonstratif encore dans un temps qui peut être prochain.



# DERNIÈRE HEURE

## Battu au sud-ouest de Loutsk le général Linsingen se retire derrière la Lipa

AMSTERDAM, 17 juillet. — Selon des nouvelles de Berlin, les troupes du général Linsingen au sud-ouest de Loutsk se sont retirées derrière la Lipa.

### Le communiqué russe

PÉTROGRAD, 17 juillet. — Communiqué de l'après-midi du grand état-major :

#### FRONT OCCIDENTAL

En Volhynie, dans la région à l'est et au sud-est du bourg de Svinoutchi, les vaillantes troupes du général Saharoff ont brisé la résistance de l'ennemi.

Dans les combats livrés dans la région du village de Poustompy, nous avons fait prisonniers plus de mille soldats allemands ou autrichiens; nous avons enlevé trois canons légers, deux canons lourds, des mitrailleuses et un butin très important.

Dans ces combats, le vaillant général Vladimir Dragomiroff a été blessé par un éclat de shrapnell à la jambe.

Dans la région de la Russe Lipa, notre avance se poursuit avec succès. L'ennemi oppose en cet endroit une résistance acharnée.

Dans les combats livrés dans cette région, nos troupes ont fait prisonniers 226 officiers et 5.872 soldats; elles ont enlevé 21 canons dont 12 lourds, 14 mitrailleuses, quelques milliers de fusils et d'autre matériel. En outre, nous avons fait ici de nouveau 51 officiers et 2.105 soldats prisonniers.

Le total des prisonniers et des trophées faits le 16 juillet dans les combats de Volhynie se monte environ à 317 officiers, 12.637 soldats, 30 canons, dont 17 lourds (dix centimètres, six et neuf pouces), un grand nombre de mitrailleuses et un autre butin important.

Dans la direction de Kirtihaba, à la frontière de Transylvanie, nos troupes ont occupé une série de nouvelles hauteurs.

Dans la région de Riga, des rencontres qui ont eu lieu sur divers points tournent à notre avantage.

### Communiqué italien

ROME, 17 juillet. — Commandement suprême :

Dans la zone du Haut Postina, l'ennemi a essayé hier d'arrêter les progrès de notre marche en avant. Après une intense concentration du feu de nombreuses batteries, du col de Santo au Torero, il a lancé des forces très importantes à l'attaque; nos troupes n'ont pas attendu le choc, mais elles se sont ruées en contre-attaque. Après une lutte acharnée, l'ennemi a été repoussé sur tout le front.

Dans la petite vallée de Tovo (torrent de Posina) une tentative pour contourner nos positions au nord-ouest du mont Seluggio, a échoué devant la précision de nos tirs.

L'artillerie ennemie a lancé encore quelques obus sur Cortina d'Ampezzo. Nos troupes, en réponse, ont bombardé les objectifs habituels dans la vallée de Drava.

Dans le Haut-But, à la tête de la vallée de Raccollina et sur l'Isonzo, actions d'artillerie par intervalles.

Pendant la journée du 15 juillet, nos avions ont bombardé des campements ennemis dans la zone de Falgaria.

Hier, l'ennemi a montré une grande activité aérienne. On signale des bombardements dans maintes localités de la vallée Canonica et de la vallée de l'Adige. Il n'y a eu ni victimes ni dégâts.

Des avions ennemis, qui essayaient de se diriger vers Bergame, Brescia et Padoue, ont été repoussés par le feu de nos batteries.

La nuit dernière, cinq hydravions ont bombardé Trévise; il y a eu un mort et quelques blessés légèrement; il a eu peu de dégâts.

Un hydravion ennemi a été abattu par notre feu; les deux aviateurs sont morts.

### Communiqué belge

Journée calme sur le front belge, sauf que des jets de destruction exécutés par notre artillerie dans la région d'Heitsas-Boesinghe ont causé de graves dommages aux travaux ennemis.

Nous avons enlevé des éléments de tranchées ennemies et fait des prisonniers.

### Les Turcs incendient Bayburt

L'offensive des éléments de l'aile droite de l'armée du Caucase se développe.

Les cosaques du Kouban, appartenant aux troupes du colonel général Gornostaieff, ont remporté le 16 juillet un important succès.

Les Turcs se repliant en toute hâte de Bayburt ont mis le feu à la ville.

### Le major Moraht reconnaît la puissance de l'armée russe

GENÈVE, 17 juillet. — Le major Moraht reconnaît en ces termes la puissance nouvelle de l'armée russe :

« Le développement naturel de la Russie fournit périodiquement au tsar quelques millions d'hommes nouveaux. Son rouleau à vapeur de 1914-1915 a été brisé et jeté à la ferraille; il est dès aujourd'hui remplacé par un nouveau rouleau, modèle 1916; les officiers manquants sont fournis par une utilisation intensive des éléments instruits »

### Une exposition de trophées à Pétrograd

PÉTROGRAD, 16 juillet. — Pétrograd a célébré aujourd'hui la fête de Saint-Georges, patron des armées russes.

Après la célébration d'un Te Deum sur la place du Sénat, devant le monument de Pierre le Grand, tous les invités se sont rendus à l'inauguration de l'exposition flottante des trophées russes de la guerre actuelle, installés sur la Néva. Cette exposition est constituée par une énorme embarcation peinte en jaune et noir, couleurs de l'ordre de Saint-Georges, et qui renferme d'innombrables objets, depuis les balles explosibles jusqu'aux énormes pièces lourdes.

Plus tard, l'exposition sera envoyée sur le Volga; elle suivra tout le grand fleuve russe en s'arrêtant dans les villes et les villages des deux rives.

### LES GRÈVES D'ESPAGNE

MADRID, 17 juillet. — Les différentes grèves qui avaient éclaté en Espagne paraissent en voie de solution amiable par l'arbitrage du gouvernement, qui avait été demandé par les grévistes, lorsque, dans la soirée, on a appris que la Compagnie des chemins de fer du Nord refusait l'arbitrage.

Toutefois, le comte de Romanones serait bien décidé à arriver, dans les vingt-quatre heures, à une solution quelle qu'elle soit, afin que la situation anormale actuelle cesse immédiatement.

En conséquence le comte de Romanones a soumis le litige à l'examen de l'Institut des réformes sociales et la sentence arbitrale sera mise en vigueur quelles qu'en soient les conditions.

### Le kaiser sur le front de la Somme

AMSTERDAM, 17 juillet. — Une dépêche officielle de Berlin annonce que le Kaiser se trouve actuellement sur le front de la Somme, où il a reçu les rapports du commandant en chef, causé avec le chef d'état-major, visité les hôpitaux, distribué des croix de fer et fait des discours.

#### Il parlera à son peuple!

ZURICH, 16 juillet. — Suivant les Dernières Nouvelles de Munich, le Kaiser adressera une proclamation à son peuple à l'occasion du deuxième anniversaire de la déclaration de guerre.

### Zeppelins géants

COPENHAGUE, 17 juillet. — Les voyageurs revus ces jours derniers du sud de l'Allemagne rapportent que l'activité la plus grande règne aux chantiers de Friedrichshafen. Un grand nombre de zeppelins ont été construits depuis quelques mois; un type nouveau d'aéronef, plus long et plus étroit que les anciens, a fait notamment son apparition. Il y a peu de jours, un nouveau zeppelin est sorti des ateliers Schütte-Lanz, et a été dirigé sur Constantinople. (Radio.)

## Les élections grecques auront lieu en septembre

ATHÈNES, 16 juillet. — Le décret de dissolution de la Chambre paraîtra le 1<sup>er</sup> août.

Les élections auront lieu le 17 septembre. (Information.)

#### Les fonctionnaires déplacés

ATHÈNES, 16 juillet. — La Gazette officielle publie aujourd'hui les changements dans la police demandés par l'Entente.

Le décret sanctionnant les autres déplacements de fonctionnaires, signé par le roi, a été détruit par l'incendie de Décalie avec d'autres documents officiels.

#### M. Venizelos précise la situation

ATHÈNES, 17 juillet. — Le Kyriz, journal de M. Venizelos, publie un important article pour préciser la situation du parti libéral en Grèce.

Il exprime sa profonde indignation de voir des officiers prêcher l'antimilitarisme aux soldats, et le roi répondre aux adresses des ligues de mobilisés, semblant ainsi approuver la provocation dirigée contre un groupe de belligérants.

La question n'est pas de savoir si le peuple préfère le roi à M. Venizelos et la paix à la guerre; le débat doit être d'ordre constitutionnel. Le roi a-t-il le droit de choisir les ministres parmi les hommes d'Etat dont les idées lui sont agréables, à l'encontre des vœux de la nation? Le roi a-t-il le droit de faire prévaloir son opinion personnelle en dissolvant le Parlement? Le peuple est-il fatigué de l'ère de prospérité due à la politique de M. Venizelos? Telles sont les questions posées par les libéraux, qui soumettent avec une entière franchise leur programme à l'appréciation du peuple, en rappelant que la Grèce ne saurait vivre sans allies dans les Balkans et sans amis en Europe.

Cette conviction n'est pas propre aux seuls libéraux; elle répond à nos traditions et nos aspirations nationales méconnues par l'état-major. Celui-ci, croyant à une éclatante victoire de l'Allemagne, a pu envisager l'éventualité d'un conflit avec l'Entente. Nous voyons d'ailleurs que ses convictions se sont modifiées et il proclame aujourd'hui ses sympathies pour l'Entente.

A propos des manifestations francophiles qui se sont produites ici le 14 juillet, le Kyriz observe que la Grèce éprouve une espèce de gêne envers la France; elle sent aujourd'hui quelle devrait être l'attitude d'un peuple qui a le souci de garder sa dignité et voit la patrie entourée de dangers.

« Le peuple grec, enchaîné comme Prométhée par des dirigeants aveugles, a voulu soulager son âme et sa conscience par des manifestations en l'honneur de la France. »

### L'extrême sécheresse provoque de nouveaux incendies

ATHÈNES, 17 juillet. — Trois nouveaux cadavres ont été découverts hier dans la forêt de Tatoi. Les recherches se poursuivent sur les lieux du sinistre. Le nombre des blessés est de 200 environ.

Depuis hier, un nouvel incendie a éclaté dans la forêt de Kinetia, entre Mégare et l'isthme de Corinthe. Les dégâts sont considérables.

Un troisième incendie s'est déclaré dans la forêt de Villa, sur la montagne de Cithéron. La forêt a été entièrement détruite.

Ces incendies successifs sont attribués à l'extrême sécheresse et aux chaleurs torrides qui ne cessent de régner. (Radio.)

### Carranza n'aurait pas démissionné

LONDRES, 17 juillet. — On mande de Washington :

L'information publiée il y a quelques jours, suivant laquelle le général Carranza aurait démissionné, ne semble pas confirmée.

Le général Carranza, après avoir reçu du gouvernement des Etats-Unis des assurances partielles, aurait décidé de conserver le pouvoir.

La situation paraît donc sensiblement améliorée malgré la menace des troupes du général Trevino et du général Villa.

### L'affaire Casement en appel

LONDRES, 17 juillet. — Le procès Casement est revenu aujourd'hui devant la Cour d'appel d'appel.

L'avocat du condamné a soulevé les deux points suivants : 1<sup>er</sup> Savoir si les faits mentionnés dans l'acte d'accusation constituent une offense relevant de la juridiction invoquée en l'occurrence, l'acte royal visant la trahison commise sur le territoire de la Couronne ;

2<sup>e</sup> Savoir si la définition du président du tribunal comme étant « l'accusé s'est tenu du côté de l'ennemi » est rigoureusement exacte.



# AU SUD DE LA SOMME. — SUR LE TERRAIN DES PREMIERS SUCCÈS FRANÇAIS



UN LANCEUR DE GRENADES



DANS LES RUINES DU VILLAGE DE DOMPIERRE



LA SUCRERIE DE DOMPIERRE



UN CAVALIER DANS LA TRANCHEE



L'OBUS D'UN CANON DE 400 EST SORTI DU FOURGON A MUNITIONS



EMPLACEMENT D'UNE BATERIE ENNEMIE A HERBECOURT



INFANTERIE FRANÇAISE DANS LES LIGNES ALLEMANDES CONQUISES

L'action sur la Somme a subi, depuis plusieurs jours, un certain arrêt, justifié, au reste, par l'obligation d'organiser les positions acquises, et pendant lequel, cependant, nos braves ont eu l'occasion de faire preuve une fois de plus de leur supériorité en reprenant le village de Biaches et la Maisonnnette, que les Allemands, grâce au brouillard, avaient pu nous enlever par surprise.

D'autre part, dans chacun de leurs communiqués, nos alliés britanniques signalent des hauts faits qui démontrent, en même temps que la sagesse de leur tactique, la ténacité indomptable de leurs soldats. L'œuvre entreprise depuis la prise de Dompière au premier jour de l'attaque se poursuit avec méthode, lentement mais sûrement.

Clichés section photographique de l'Armée.



## LES CONTES D'EXCELSIOR

## Une soirée à l'Opéra-Comique

Mon vieux ami le comte de Ganilou me lança à brûle-pourpoint :

— Je suis allé hier soir à l'Opéra-Comique avec ma bru. On jouait *Werther*.

En même temps Ganilou roulait des yeux furibonds.

Et il ajouta, avec un geste de sa main en l'air :

— Je ne sais plus!... Je ne sais plus!...

Je n'interroge jamais Ganilou : je suis habitué à ses façons. Au début, ses propos semblent incohérents, et, à la fin, tout s'explique. J'attendais donc, en toute tranquillité, des éclaircissements sur sa mauvaise humeur. A qui en voulait-il ? Aux chanteurs de l'Opéra-Comique, à Massenet, à sa bru ou à lui-même ?...

Peut-être à lui-même ; car il est assez dans les habitudes de mon ami de ne pas s'admirer toujours et de le dire franchement... ce qui n'est pas pour rien dans ma profonde affection pour lui.

Il poursuivit :

— Tu sais que je n'aime pas beaucoup ma bru : Valentine est exactement tout le contraire de ce que je souhaite que soit une femme. Je dois même dire que les jeunes femmes de la génération de Valentine n'ont pas mon agrément. Elles s'en fichent... c'est possible, mais je ne peux pas me mettre à genoux devant elles.

« Quand je pense (et j'y pense chaque jour) à ce qu'était la comtesse de Ganilou, ma femme, que tu as bien connue, je me demande comment son fils... mon fils... a pu s'éprendre de cette petite maigrichonne à l'âme impérieuse et dont la sécheresse m'a tant de fois déconcerté.

« Mon cher, les femmes d'aujourd'hui sont péremptives et dominatrices. Nos femmes, à nous, s'entouraient d'une atmosphère de tendresse et de timidité qui nous les rendait infiniment chères. Nous sentions qu'elles n'existaient que pour nous et par nous.

« Nous étions le centre de leur vie.

« Note bien que je n'ai rien de précis à reprocher à Valentine. Elle est d'excellente famille, elle est supérieurement élevée, elle est dévouée avec moi. Mais c'est une femme qui affecte l'impassibilité... et cela m'agace ! Elle ne dirige sa vie qu'avec du raisonnement, et, sous prétexte qu'une femme de sa valeur sait regarder les idées en face et n'obéir qu'à sa volonté, elle tue en elle, par avance, toutes les émotions.

« Dire que, depuis le commencement de la guerre, elle n'est pas venue se jeter une seule fois dans mes bras en me disant :

« — André est dans les tranchées ! André se bat !... Pourvu qu'il ne lui arrive rien !

« Et moi, je me demande si elle aime son mari... alors que je sais que mon imbécile d'André l'adore !

« Tiens !... un détail : André nous a prévenus qu'il comptait venir en permission le 1<sup>er</sup> août. Moi, j'en ai dansé devant mon armoire à glace comme une vieille bête ! Valentine, aussitôt la lettre reçue, est venue s'entretenir avec moi de l'arrivée de son mari, et, sans le moindre émoi, m'a exposé méthodiquement l'emploi des six jours de congé : visite à l'un, visite à l'autre ; déjeuner ici et dîner là ! Ah !... elle me paraissait bien tranquille, ma bru ! Et d'ici le 1<sup>er</sup> août, pourtant, que de choses peuvent se passer !... C'est à frémir !

« J'ai donc accompagné Valentine, hier soir, à l'Opéra-Comique. Nous étions dans la loge des Lescaudiers ; il y avait encore là ces parvenus de Borderès. Dans les entr'actes, j'avalais ma langue. Valentine, de sa petite voix perçante, soutenait la conversation. Dans la salle, pas mal de soldats et de blessés, et je ne pouvais pas me distraire de la pensée de mon garçon, qui, lui, était là-bas, sur la Somme !

« Et voilà que, pendant que chantaient les acteurs, je me sentis glisser tout à fait. Tu connais *Werther*. Tu sais qu'il se décide à fuir pendant quelque temps la femme qu'il aime, qu'il doit cependant revenir à la Noël, mais que le désespoir et le malheur planent sur lui !... Tu te rappelles la scène des lettres, et cette satanée musique qui vous retourne :

« Si tu ne me vois pas reparaitre au jour fixé devant toi, ne m'accuse pas... pleure-moi !

« Et quand Charlotte, prise d'une atroce appréhension, chante :

« Ah !... personne auprès de lui !... Pas un seul témoignage de tendresse ou de pitié...

« Tu te souviens, n'est-ce pas ?... Alors, tu deviens... dans mon esprit, un rapprochement de situations ; le souvenir d'André qui, lui aussi, doit re-

venir « au jour fixé » et sur qui tous les dangers planent !

« Si tu ne me vois pas reparaitre... pleure-moi !

« Mon vieux, je sentais mes mains trembler !

« Et je regarde Valentine.

« Elle était sur le devant de la loge, à droite, à côté de cette grosse Borderès qui hochait bêtement la tête en mesure. Et voilà que je vois Valentine, avec deux grosses larmes dans les yeux, cherchant sa lorgnette et l'appliquant vite sur son nez pour qu'on ne s'aperçoive pas qu'elle pleurait.

« A la même seconde, elle et moi, nous pensions la même chose !...

« Alors, mon cher, que croire ?... Je ne sais plus. Cette petite Valentine aime peut-être André... Elle l'aime à sa façon... Il y a peut-être bien des façons !... Je l'ai peut-être très mal jugée... et il est très possible que je sois devenu une vieille ganache qui ne comprend plus rien à rien... et qui ferait mieux de n'avoir plus d'opinion.

« Qu'en penses-tu ? »

Montboyer.

## Le contrôle parlementaire aux armées

La commission du règlement de la Chambre, consultée pour avis sur le rapport de M. André Tardieu, relatif à l'organisation du contrôle parlementaire aux armées, a chargé son rapporteur, M. Louis Marin, d'émettre un avis défavorable aux conclusions de ce rapport.

Elle considère, en effet, que les délégués aux armées doivent être désignés par la Chambre, sur la proposition des commissions compétentes.

La commission de l'armée a arrêté, de son côté, le texte définitif qu'elle va soumettre aujourd'hui à la Chambre.

L'article premier de la proposition primitivement rapportée par M. André Tardieu n'a subi qu'une modification de pure forme.

L'article 2 devient l'article 6. Le texte du nouvel article 2 dit que la mission de contrôle des délégués est permanente et générale, mais ne comporte aucune intervention dans les ordres relatifs aux opérations militaires. Il précise qu'elle s'exerce sur l'ensemble des moyens mis à la disposition des armées, etc.

La Chambre sera saisie par les commissions des rapports des délégués.

Une modification est apportée au système électoral prévu pour la nomination de la délégation. Les groupes ne seront tenus de présenter qu'un nombre de candidats double de celui auquel ils ont droit, relativement à leur importance numérique.

D'autre part, MM. Bénazet et Bourély, membres de la commission de l'armée, ont déposé deux contre-projets.

D'après le premier, les délégués seraient proposés par les commissions compétentes, — armée, marine de guerre, travaux publics, chemins de fer, postes et télégraphes et hygiène publique — et nommés par la Chambre.

Le contre-projet de M. Paul Bourély a pour but de régulariser les pouvoirs de contrôle des commissions et de leur donner délégation de la Chambre pour effectuer ce contrôle sur place.

Tout cela nous promet quelques séances des plus animées. Il est d'ores et déjà certain que le renvoi du texte à la commission sera demandé.

## Trente-trois parlementaires coloniaux britanniques viennent visiter le front français

Une délégation de trente-trois sénateurs et députés, membres de tous les parlements des colonies et dominions britanniques (Canada, Australie, Afrique du Sud, Nouvelle-Zélande, Terre-Neuve), est arrivée hier en France. C'est la première fois que les parlementaires des grandes colonies font une visite officielle hors de l'empire britannique.

Les délégués se rendront aux armées, auprès des corps de troupes des différents pays qu'ils représentent. On sait avec quel enthousiasme les colonies britanniques, dès le début de la guerre, ont donné à la cause commune, par voie d'engagements volontaires, des soldats que nous comptons aujourd'hui par centaines de mille.

La délégation, qui sera accueillie en France par le comité parlementaire d'action à l'étranger, sera présentée ce matin au président de la République. M. Aristide Briand, président du conseil, ministre des Affaires étrangères, offrira ensuite un déjeuner en l'honneur de nos hôtes de l'empire britannique.

## Mort de M. Germain Périer, député

M. Germain Périer, député de Saône-et-Loire, maire d'Autun, est mort subitement avant-hier soir, dans sa propriété de Château-Chinon (Nièvre).

Age de soixante-neuf ans, il appartenait à la Chambre depuis 1898. Il était inscrit au groupe des républicains de gauche.

## LE DÉBAT SUR LES LOYERS va s'ouvrir au Sénat

On distribuera, cet après-midi, au Sénat, le rapport présenté par M. Chéron sur le projet relatif aux loyers, au nom de la commission sénatoriale, à l'examen de laquelle le texte voté par la Chambre avait été soumis. La discussion pourra ainsi s'ouvrir jeudi devant la Haute-Assemblée. On espère qu'elle ne tiendra pas plus de quatre à cinq séances.

Le texte nouveau, arrêté par la commission sénatoriale, comprend quatre parties.

La première est relative aux résiliations ; la deuxième aux exonérations et délais ; la troisième au fonctionnement de la commission arbitrale ; la quatrième comporte quelques dispositions d'ordre général.

La commission du Sénat accorde le droit de résiliation aux mêmes personnes que celles qu'avait indiquées la Chambre. Toutefois, elle stipule, pour chaque catégorie de cas, le délai dans lequel cette demande devra être formulée. Elle ouvre également un droit de demande en résiliation au propriétaire, dans le cas où le locataire ne jouit pas en bon père de famille ou ne se conforme pas aux décisions de la commission arbitrale.

Le texte exonère de plein droit de ce qu'ils restent devoir sur leurs loyers échus ou à échoir pendant toute la durée des hostilités et les six mois qui en suivront la cessation des loyers habituels, de leur traitement ou salaire habituel, et ne recevant pas une solde égale ou supérieure audit traitement ou salaire, pourvu qu'ils occupent des logements d'habitation rentrant dans des catégories déterminées.

A Paris et dans le département de la Seine, notamment, les locataires de locaux d'un loyer inférieur ou égal à 400 francs, si le locataire est célibataire ; à 500 francs s'il est marié, plus 50 francs par enfant de moins de seize ans ou autre personne à la charge seront exonérés.

En ce qui concerne les petits locataires non mobilisés, mais occupant des logements compris dans les mêmes catégories, le texte fait une distinction entre la période allant du 1<sup>er</sup> août 1914 au 1<sup>er</sup> octobre prochain (1916) et l'avenir.

Pour le passé, ces petits locataires seront exonérés, sauf preuve contraire du propriétaire, être privés des ressources nécessaires au paiement de ce qu'ils restent devoir sur leurs loyers.

Pour l'avenir, ils devront justifier devant la commission arbitrale, des raisons pour lesquelles ils sollicitent une réduction.

Les réformés de la guerre seront exonérés pendant la durée de la guerre et des six mois qui suivront s'ils justifient qu'ils n'ont pas conservé de ressources suffisantes ou qu'ils n'ont pu reprendre un métier ou une profession leur permettant de payer tout ou partie du prix de leur bail.

Les propriétaires des locaux rentrant dans les catégories ci-dessus auront droit à une indemnité de l'Etat qui sera de 50 0/0 des loyers dont le locataire aura été déchargé. Elle ne pourra toutefois être inférieure aux charges de la propriété correspondant aux locaux ayant fait l'objet d'une exonération (annuité des créances hypothécaires, impôts et assurances compris.)

Les locataires non exonérés de plein droit et n'appartenant pas aux catégories dont nous venons de parler pourront, pour la durée de la guerre et les six mois qui suivront, obtenir des réductions devant la commission arbitrale, s'ils justifient que, par le fait de la guerre, ils ont été privés ou bien des avantages d'utilité ou d'usage de la chose louée, ou bien des ressources nécessaires au paiement de leurs loyers.

Toute réduction ou exonération de loyer entraînera sur la contribution foncière et sur la contribution des portes et fenêtres, principal et centimes compris, ainsi que sur les taxes assimilées, une remise proportionnelle à la perte de revenu subie par le propriétaire.

Le recouvrement du principal des créances hypothécaires ne pourra être poursuivi pendant les hostilités, ni pendant un délai de trois ans à compter de leur cessation.

La commission du Sénat a adopté avec quelques mises au point les textes de la Chambre sur le fonctionnement de la commission arbitrale.

Enfin, elle a donné à cette commission le pouvoir de proroger, à la demande du locataire et aux conditions du bail, pour une durée maximum égale à celle de la guerre, les baux des locaux commerciaux et industriels ; pour une durée maximum d'une année, les baux écrits des locaux affectés à l'habitation ; pour une durée maximum de six mois les locations verbales.

Ajoutons que le gouvernement a donné son approbation au texte arrêté par la commission sénatoriale.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.



# EXTRAITS du Journal DE MOUNET-SULLY (1868)<sup>(1)</sup>

18 mars.

Je me suis éveillé ce matin à six heures et j'ai retravaillé mon rôle. Je le savais parfaitement en arrivant au théâtre. — La répétition a commencé; j'ai compris que je jouais mon va-tout et je me suis lancé à corps perdu dans mon monologue. J'avais la voix brisée. — M. de Chilly m'a félicité de mes progrès et m'a dit que cela irait. — Le gardien-je, ce pauvre rôle? Je n'ose plus y croire. Les larmes me sont encore venues aux yeux. La joie! — Deshayes et Beauvallet m'ont encouragé. M. Lacroix avait l'air content. — Beauvallet m'a appelé « grand traqueur ». — Et je suis rentré me coucher. J'étais brisé.

19 mars.

Je devais aller chez Deshayes hier soir pour répéter mon rôle. Je n'y suis pas allé, tant j'étais fatigué, mais je lui ai envoyé une dépêche.

M'en veut-il? Je n'ai pas pu m'excuser ce matin à la répétition. Il est parti tout de suite. Répétition insignifiante comme résultat, quoique très bien dirigée. Tous voulaient s'en aller. — Bonny est venu me dire que nous dînions chez M. Saint-Martin, samedi. — Je suis allé à Montmartre; j'ai causé avec Chatelin.

20 mars.

Répétition. Progrès.

21 mars.

Répétition. — Dîner chez M. Saint-Martin. — J'ai promis à sa bonne de lui envoyer des billets pour vendredi prochain. — Je vais demain chez Deshayes à 1 heure après-midi.

22 mars.

Arrivé chez Deshayes à 3 heures. Il avait dîné la veille chez Beauvallet et il en conservait un souvenir dans les cheveux. — Jardiné, causé, rencontré M. Demarsy, dîné, feu d'artifice, bain jaume, et rentré à pied. — Bonne petite promenade!

24 mars.

Bonne répétition.

25 mars.

Bonne répétition. — Incident du Conservatoire. — Allé au ministère avec MM. Duquesnel et Lacroix. — M. Camille Doucet. Discours très remarquable « On doit respecter ses engagements et ses professeurs. » — Il m'a envoyé à Bressant pour lui demander l'autorisation de continuer mes répétitions à l'Odéon. Bressant me l'a accordée, à la condition que je reviendrais à sa classe aussitôt que je le pourrais. Je le lui ai promis. Il m'a fait quelques compliments et a été très gentil avec moi. — Je suis entré au Théâtre-Français pour la première fois sans payer, en me recommandant de l'Odéon. — *Revanche d'Iris*. J'ai rencontré Dupuy, Baudoin, etc. Femmes savantes avec Victoria. Excellente dans presque tout le rôle.

26 mars.

Répétition à 1 heure. — Mme Agar m'a parlé du rôle de Sextus dans *Lucrèce*, pour son bénéfice. Mais le rôle a été distribué à Deshayes, paraît-il, et pour rien au monde je ne voudrais le lui prendre, cela va sans dire. — Demandé deux places à M. Duquesnel. — Dîné avec Dupuy à sa pension.

27 mars.

Répétition à midi. — Commandé ma perruque. — Trouvé Dugaril chez moi en rentrant, et le soir à l'Odéon. — *Plaideurs*. Bonne Mère. Médecin malgré lui (la bonne de M. Saint-Martin). — Dugaril m'a raconté tous ses ennuis avec Salvador à propos de l'Odéon et du rôle de Cornonailles qui l'on aurait donné surnoisement au père Richard. — Blague insensée. Offert bière deux fois dans la soirée.

28 mars.

Bonne répétition. Trop de gestes. « Très bien, comme diction », a dit Beauvallet. Très content, en somme. Grands progrès constatés. Premier essai des quatrième et septième décors. Je suis allé m'exercer seul au foyer. — M. Lacroix m'a fait des compliments pour la scène avec Oswald.

29 mars.

Pas de répétition. — Lu le *Roi Lear* de Shakespeare.

4 avril.

Dîné chez Auber. — Répétition générale à 6 heures 1/2. J'y ai rencontré Dupuy et Dupuch. Leur impression a été bonne. Taillade a été superbe. Beauvallet, magnifique. — Je suis mal tombé. M. de Chilly

m'en a fait de grands reproches, ainsi que d'un certain geste des deux bras. — Planté mes fleurs, au retour...

5 avril.

Répétition ratée. Tout le monde ne s'est pas rendu et l'on nous a renvoyés. — J'ai répété mon duel avec Deshayes et je lui ai abîmé un doigt. Nous nous sommes un peu disputés à cause du règlement de ce duel. — Il a beau dire non, je suis convaincu qu'il me demande aujourd'hui tout le contraire de ce qu'il me demandait auparavant.

6 avril.

Jour de mes débuts à l'Odéon.

Ni plus, ni moins que mes espérances.

Pas d'applaudissements aux passages où j'en attendais, cependant. — Souper chez moi avec Bonny, Dupuch, Dupuy, Nisseron, Deshayes et Gary.

7 avril.

Bonne représentation. — Progrès sur hier. — Applaudi au septième tableau (Pillage). — Trouvé une lettre de Delpit et allé le rejoindre au café Voltaire. Charmant garçon. — Veillé avec lui, chez moi, jusqu'à 3 heures. — Lu Bandelaire, Gantier, Hugo.

8 avril.

Très froid dans les premiers actes. Horriblement fatigué. — Un peu relevé au septième tableau. Deux applaudissements : l'un à *Pillage*, l'autre à la fin du combat. — Gary, dans la coulisse, m'a félicité. Delpit, dans ma loge. Allé chez lui passer une heure avec Gary.

11 avril.

J'ai dîné en tête à tête avec le soleil couchant. — J'ai pensé à tous ceux que j'ai aimés, à tous ceux que j'aime.

12 avril.

Reprise du *Roi Lear*. — Mauvaise soirée; personne n'était en train. — La salle était pleine. — On m'a parlé d'Horace. — Sur le bulletin que j'ai reçu ce matin était l'invitation de me tenir prêt au rôle de Curiaee. — Sarah Bernhardt m'a dit « Vous êtes engagé? — Vraiment! ai-je fait. — Ah! je ne sais pas, a-t-elle répondu, je vous le demande! » Et elle a ri. — Je crois que cela se fera, en effet. — M. Duquesnel et M. de Chilly m'ont encore encouragé aujourd'hui. — Puis, ce rôle de Curiaee est significatif, il me semble.

13 avril.

Un ivrogne dans la salle. — Joyeusetés. — Interruption au septième tableau. J'aurais voulu m'en aller. Mais je suis content d'avoir vu cela, maintenant. — Décidément, le public est drôle. Et, pour le comédien, la pièce est dans la salle. Pas intimidé le moins du monde, d'ailleurs. — Taillade ayant refusé de jouer Horace, on m'a offert Maxime de *Cinna* que j'ai accepté avec bonheur. Un rôle charmant, qui me fera, je crois, le plus grand bien.

14 avril.

J'ai été content de moi, ce soir. J'ai été plus froid et plus digne, je crois, dans la scène de la torture et je me suis moins laissé emporter au septième tableau. — Je me suis un peu ébahé le genou en tombant. Mais j'ai, je crois, plus réussi mon agone que je ne l'avais fait encore. — Je n'ai cependant pas été applaudi, car la salle avait crié toute la soirée : « A bas la claquette! » et celle-ci n'a pas osé partir. — Ce qui me prouve qu'il faut décidément un grand talent pour se faire vraiment applaudir dans un rôle comme celui de Cornonailles. — On a, du reste, très peu applaudi Beauvallet. — Deshayes a failli se tuer dans un praticable qui s'est effondré sous lui.

15 avril.

Manqué la classe de Bressant. — Envoyé deux places à Dupuch. — Dugaril, rue de Marseille, 7, donnant rue de l'Entrepôt qui donne dans la rue de Lanery, laquelle débouche sur le boulevard, près de l'Ambigu.

16 avril.

*Roi Lear*. Bressant dans la salle. J'ai été mauvais; voulant trop bien faire, j'ai fait plus mal.

17 avril.

Classe de Bressant. Répété le premier acte d'*Oreste*. — Il m'a laissé aller d'un bout à l'autre, puis il m'a dit de me méfier de la teinte uniforme que je donnais au rôle. Il veut l'entrée d'*Oreste* très joyeuse et sans aucune trace de cette mélancolie noire qui le dévore et le tue. « Vous avez bien le temps de donner cette note-là plus tard », m'a-t-il dit. « Sovez sincèrement et pleinement heureux pour commencer. Puis défiez-vous de ces grands gestes, qui vont on ne sait où, que j'avais déjà remarqués hier au soir, dans le *Roi Lear*. » — Quand je suis entré : « Vous arrivez bien. m'a-t-il dit; on allait vous payer. » — « Oh! monsieur, ai-je répondu; que d'excuses j'ai à vous faire! Je me propose, d'ailleurs, d'aller vous voir pour vous en parler plus longuement. » — « Oh! m'a-t-il dit, cela n'est pas nécessaire. »

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

## TRIBUNAUX

### L'affaire Geissler en appel

Devant la Chambre des appels correctionnels présidée par M. de Valles venait, hier, l'affaire de l'Allemand Geissler, directeur de l'hôtel Astoria. On se souvient que Geissler avait été condamné par la deuxième Chambre à trois ans de prison et 3.000 francs d'amende pour escroquerie au préjudice de la Société des Grands Hôtels.

À son début de l'audience, son défenseur, M. Jacques Bonzon, déposa des conclusions pour demander l'annulation de la procédure basée sur l'incompétence en ce qui concerne l'action civile. L'avocat général Peyssonnie se borna à solliciter la lecture du rapport avant tout développement des conclusions. Et la Cour invita le conseiller Laffon à donner cette lecture. Le rapporteur, en manière d'exorde, déclara vouloir dissiper toute équivoque.

Récentement, dit-il, une lettre d'Allemagne adressée à Geissler portait comme suscription : « Prisonnier de guerre ». C'est lui donner une qualité à laquelle il n'a aucun droit. Geissler est tout bonnement un condamné de droit commun.

Le conseiller Laffon aborda ensuite les arguments de l'accusation pour conclure au maintien du jugement de première instance.

Puis M. Jacques Bonzon développa la première partie de ses conclusions. Il poursuivra aujourd'hui.

### Les commissions dues

#### aux voyageurs de commerce

Lorsqu'un contrat passé avec un voyageur de commerce stipule que celui-ci visitera la clientèle de Paris et de la banlieue, et aura droit à une commission déterminée sur toutes les affaires directes et indirectes, la commission est due pour toutes les affaires que la maison traite dans la région en question.

Ainsi vient d'en décider, conformément à la jurisprudence commerciale, la sixième chambre de la Cour d'appel.

M. Kolbach, aujourd'hui mobilisé, réclamait, par l'organe de M. José Théry, 2.153 francs pour solde de commissions au 1<sup>er</sup> août 1914. Mme veuve Boulanger, marchande de chaussures, prétendait ne payer que 9 francs, sous prétexte que la commission ne devait être comptée que sur la clientèle apportée ou effectivement visitée par M. Kolbach. Ce dernier a obtenu entière satisfaction.

### Une adresse des catholiques espagnols à la Belgique

Une « Adresse à la Belgique », signée par une élite de cinq cents catholiques espagnols, vient d'être remise à Mgr Deploige, pour être déposée dans les archives de la bibliothèque reconstituée de l'Université catholique de Louvain.

Cette adresse est un document de la plus haute importance.

Les catholiques espagnols, signataires de l'adresse, reprouvent d'abord les théories de terrorisme préconisées par les autorités militaires allemandes et leur opposent les principes de la morale chrétienne.

Puis, ils énumèrent les atrocités commises en Belgique par les troupes du kaiser. Et — reprenant la proposition faite par les évêques belges — ils réclament une enquête internationale sur les crimes des Allemands.

Ils rappellent ensuite que le Pape a condamné comme une injustice sans excuse la violation de la Belgique et ils adhèrent sans réserve au jugement du Pape.

Ils expriment enfin leur admiration à la Belgique et font des vœux pour qu'elle soit pleinement indemnisée et restaurée dans son indépendance et sa souveraineté.

### Communiqués

Sur l'initiative du service de santé de la 4<sup>e</sup> région, un centre de rééducation pour les muillés de l'ouïe a été créé au Mans; c'est à l'Institut oto-rhino-laryngologique, dans les locaux de l'Ecole normale d'instituteurs. L'enseignement technique comprend trois parties bien distinctes :

- 1<sup>re</sup> Des exercices variés de lecture sur les lèvres;
- 2<sup>e</sup> Une étude orthophonique approfondie de tous les éléments phonétiques;
- 3<sup>e</sup> Enfin, la rééducation de l'ouïe chez les soldats qui auraient conservé quelques degrés d'audition.

Les blessés apportent le plus vif entrain à leurs études.

**ECOLE** Boulevard Polonois, 19 **PIGIER**  
Rue de Rivoli, 59  
Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

(1) Voir Excelsior des 11, 13, 15 et 17 juillet.



# En feuilletant les Revues

M. André Le Breton publie dans la *Revue des Deux Mondes*, sous ce titre « Chez nos amis de l'autre France », un très intéressant article sur le Canada.

Nous en extrayons ce passage saisissant :

Il ne peut nous être indifférent d'apprendre que dans les nouvelles formations figurent des régiments exclusivement composés de Canadiens-Français. Au début, quand il s'agit de constituer le contingent de 1914, on avait incorporé les recrues en hâte et pêle-mêle, sans s'inquiéter de leur origine première, et comme beaucoup de Canadiens-Français n'ont qu'une très médiocre pratique de la langue anglaise, ils s'étaient parfois trouvés en peine au milieu de camarades et de chefs qui n'en parlaient pas d'autre. M. Allen nous conte avec humour une anecdote dont il garantit l'authenticité. Un Canadien-Français bien connu à Montréal, le major Hercule Barré, arrivé sur le front pendant la bataille de Saint-Julien, était à la recherche de la compagnie à laquelle il venait d'être affecté. Il faisait déjà presque nuit. Il rencontre des officiers anglais et essaie de se renseigner auprès d'eux. Au premier mot qu'il leur dit ou croit leur dire dans leur langue, ils le prennent pour un espion et le conduisent au quartier général. Il s'y trouvait par hasard un de ses frères d'armes qui l'accueille en riant et lui fait rendre sa liberté. Il se remet en route : presque aussitôt, des cyclistes, non moins étonnés de son accent, l'arrêtent à leur tour. Nouvelle comparution au quartier général, nouvelle intervention du frère d'armes, troisième départ dans la direction des tranchées. Cette fois, c'est une balle qui l'arrête : il tombe et se traîne au bord de la route en appelant. Quelqu'un vient à passer, et précisément l'officier d'état-major qui a deux fois l'avait tiré d'embarras : « Qui appelle ? — Moi, Barré. — Comment, Barré, c'est encore vous ? Et, cette fois, qu'est-ce que vous voulez ? — Des brancardiers. »

Le major Hercule Barré est aujourd'hui lieutenant-colonel et commande un nouveau régiment, le 150<sup>e</sup>, qui, fort heureusement pour lui, tout le monde parle français.

Il en va de même au 22<sup>e</sup>, qui est déjà sur le front et qui s'y est même distingué en plusieurs occasions. Un jour qu'il changeait de secteur, les hommes, en traversant un de nos villages, entonnèrent une vieille chanson de route qui se chantait en France au dix-huitième siècle, et que les soldats de Montcalm leur ont apparemment apprise :

Viva l'beau temps,  
Viva l'joli temps,  
Ma mie m'appelle,  
Viva l'beau temps,  
Viva l'joli temps,  
Ma mie m'attend.

Sur le sent des potes, les villageois s'écoulaient et regardaient, ahuris. — Quoi ! des soldats anglais qui chantaient une chanson française, et dont les voix sonnent comme des voix de chez nous ? Et, pourtant, ceux-ci sont bien des Anglais : ils portent le fusil sur l'épaule gauche, et voilà l'uniforme kaki, la casquette plate, la blouse de sport à quatre poches avec ceinturon de cuir fauve et chapelot de caroucières en sautoir, les bandes de drap enroulées aux jambes depuis le bas de la cuvette jusqu'en haut du brodequin... Le commandant, amusé de leur étonnement, permit aux chanteurs de faire halte et de dire qu'ils étaient. Cela n'allait pas tout seul : nos bons campagnards ne savaient peut-être pas trop bien où est situé le Canada, ni ce qui a pu s'y passer au temps de Louis XV. Mais on leur expliqua la chose, et alors ce fut à qui s'entretenait avec les « cousins d'Amérique ».

N'est-ce pas un des plus bizarres effets de la guerre que ce retour des Canadiens-Français au « vieux pays » ? Un jour, peut-être, l'un d'eux nous dira ce qu'ils ont ressenti en foulant le sol sur lequel sont nés leurs ancêtres, et en voyant de leurs yeux cette France dont ils avaient si souvent rêvé. Beaucoup, hélas ! n'y revenaient que pour y trouver un tombeau, et les glorieux survivants n'en ont guère vu jusqu'à présent que les régions dévastées, la zone des ruines et de la mort. N'importe, ils en ont vu assez pour savoir si, depuis les temps de Jacques Cartier ou de Champlain, de Frontenac ou de Montcalm, la race française s'est abâtardie. Ils avaient souvent entendu répéter que nous étions une nation frivole : ils avaient même entendu dire, propos courant en Amérique et ailleurs, que nous étions une nation folle. Ils savent désormais à quoi s'en tenir sur notre « décadence » ; ces liens de parenté qui les attachent à nous, ils savent qu'ils peuvent en être plus fiers que jamais. Qu'ils sachent aussi avec quelle sympathie fraternelle nous avons salué leur arrivée parmi nous et leurs premiers exploits. Ils ne m'en voudront pas si j'ajoute que notre sympathie ne distingue pas entre eux et les autres soldats de l'armée britannique. Tous combattaient avec nous le bon combat, tous ont mérité leur sang à celui des nôtres dans les champs de la Flandre ou de l'Artois ; et que le mot *Canadien* soit ou non gravé sur le cuivre des pattes d'épée, nous n'honorons jamais trop celle tenue kaki dont la couleur, selon la belle expression de M. Assolvi, « s'est pendant déjà tant de mois confondue avec la terre de France ».

Dans le *Correspondant*, un fort intéressant article de M. Marie Hélys sur « les Etudiantes pendant la guerre ».

Voici un joli tableau du Cerele des Etudiantes nommé les Amies de Sainte Geneviève.

En y entrant, j'ai tout de suite aimé cette grande salle garnie de petites tables dont les tapis, d'un rouge brun, rappellent les robes de l'automne, et où le bois des sièges et la murure chaude des châtaignes mûres, l'ensemble était doux à l'œil et réchauffant. Et qu'elle était accueillante, la collaboratrice du P. Hébert, Mlle Charles, d'une douceur souriante et jeune sous la lumière de ses cheveux blancs. Je pensai que ce devait être un précieux réconfort pour les isolées de trouver,

avec la chaleur, le thé et les biscuits, cette protection féminine intelligente et sûre.

Mlle Charles prenait le thé en face d'une grande et robuste fille dont le manteau était épinglé d'une croix de guerre avec palme. Mlle D... est une de ces isolées pour qui le cercle remplace le foyer perdu. Elle est Belge. Son père était bourgmestre d'une petite ville occupée aujourd'hui par les Allemands. Elle se trouvait à Ypres lors de l'envahissement des barbares. Elle se fit attacher à une ambulance où elle resta, soignant les blessés, sous les bombes, pendant huit mois. L'ambulance fut transportée en arrière : elle la suivit. Lorsqu'on évacua définitivement les blessés et le personnel, elle continua de servir dans les postes de première ligne, jusqu'au jour où les autorités militaires anglaises l'obligèrent à se retirer à Calais. Elle a reçu la croix de guerre et a été citée à l'ordre de l'armée pour sa belle conduite ; et partout où elle a passé, les médecins-chefs lui ont délivré les témoignages les plus flatteurs. Aujourd'hui, elle est à Paris, sans ressources. Sa famille est aux mains des ennemis, et sans doute ruinée. Elle a résolu de faire ses études de médecine afin d'être en mesure d'aider plus tard les siens. Elle travaille avec acharnement, et sa vie est dure. Mais elle ne se sent plus seule : au cercle Sainte-Geneviève, elle a trouvé de la sympathie, des camarades, un appui moral, et au besoin une aide matérielle, discrète et affectueuse.

## BLOC-NOTES

### NOUVELLES DES COURS

— S. M. la reine Alexandra a présidé à Marlborough House la première réunion du comité formé dans le but d'élever un monument à la mémoire de lord Kitchener.

En ouvrant la séance, la reine a prononcé le premier discours qu'elle ait fait en public. Elle a représenté Kitchener comme « l'un de nos hommes les plus grands et les plus estimés, dont la mort terriblement tragique nous a tous accablés, mais dont la mémoire vivra éternellement dans nos cœurs ».

— S. A. R. le prince Louis de Battenberg vient de quitter Bourges, où elle était venue pour visiter les hôpitaux militaires et assister à la revue des troupes le 14 juillet.

### INFORMATIONS

— Parmi les citations à l'ordre de l'armée, nous relevons celle du *maréchal des logis Laurent Orsal*, du 7<sup>e</sup> régiment de dragons, escadron à pied :

« A fait preuve d'un grand courage et d'un remarquable esprit d'initiative en conduisant, dans la nuit du 4 au 5 juin 1916, une reconnaissance jusque dans les tranchées allemandes. Après une lutte acharnée à la grenade, a pu rester maître du terrain. Est descendu lui-même dans plusieurs abris dont il a assuré le nettoyage avec le concours de quelques hommes décidés. »

— Le duc de Westminster est arrivé à Londres, venant d'Eton.

### DEUILS

#### Nous apprenons la mort :

De M. Maurice Borel, ancien ministre plénipotentiaire, décédé hier en son domicile, 15, avenue d'Antin. Sa santé avait été ébranlée ne put résister au chagrin causé par la mort de deux de ses fils. Les deux autres sont, l'un officier aviateur, l'autre officier d'infanterie ;

De M. André Spire, *maréchal des logis* au 4<sup>e</sup> régiment d'artillerie, mort pour la France devant Verdun le 1<sup>er</sup> juin. Cité deux fois à l'ordre de l'armée ; déjà cité en juin 1915 ;

De M. Eugène Helme, président honoraire à la cour d'appel de Chambéry, décédé à l'âge de soixante-seize ans ;

De Mme Henry Poidatz, née Francœur, veuve de l'ancien directeur du *Matin* ;

De M. Emmanuel Tivollier, décédé à Toulouse à soixante-huit ans ;

De M. Alfred Mantels, aviateur, mort le 13 juillet à Juvisy en service commandé, âgé de vingt-cinq ans ;

De M. Jean-Baptiste Peiron, administrateur général du *Petit Marseillais*, un des fondateurs de ce journal, décédé à Marseille ;

De sir William Wallace, un des principaux pionniers de l'industrie britannique dans l'Ouest Africain, décédé à Londres ;

De M. Ed. de Valois, né de Montille, décédé en son domicile, 20, rue de Rivoli ;

De M. Adolphe-Edouard Boyé, ancien percepteur des contributions directes, décédé à Nancy, âgé de quatre-vingt-trois ans, père de M. Pierre Boyé, avocat à la cour d'appel ;

De M. Henry Pochet, élève architecte à l'Ecole des Beaux-Arts, sous-lieutenant au 4<sup>e</sup> génie, décoré de la croix de guerre, mort pour la France le 26 juin, âgé de vingt-quatre ans, fils de l'avocat agréé près le tribunal de commerce de la Seine, capitaine à l'état-major de la 1<sup>re</sup> armée ;

De l'abbé Caron, architecte de Péronne ;

De Mme Aubergé, née Félix Habert, veuve du capitaine d'artillerie Eugène Aubergé.

Pour les naissances, mariages, nécrologues, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Tél. Cent. 52-11 — 9 à 6 h. Tarif spécial réduit pour nos abonnés.

### LA CURIOSITÉ

#### HOTEL DROUOT : VENTE D'AUJOURD'HUI

Salle 2. — Après déca et volontaire : beau Mobilier moderne ; belle Argenterie ; Tableaux par Ant. Vollon, Boudin et autres ; Bronze de Mène ; Livres. — M. Hémar, commissaire-priseur ; M. Merboulain, expert.

## “EXCELSIOR” RETRIBUE

les photographies intéressantes  
qui lui sont envoyées par ses  
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale

La vie artistique

Les procès importants

Les accidents graves

Les événements locaux

La vie économique

Les sports

Tous faits pittoresques

## Les “vient de paraître”

Deux siècles d'hommages français à Shakespeare. (Comité FRANCO-BRITANNIQUE.) (Bain frères.)

« L'Angleterre n'ignore pas, dit le Comité dans sa courte préface, quelle est l'admiration de la France d'aujourd'hui pour Shakespeare. Mais peut-être sait-elle moins bien l'ancienneté de notre culte et les progrès de sa faveur. » On a donc eu l'idée fort heureuse de recueillir dans le passé comme dans le présent les témoignages de vénération d'auteurs français à l'égard du Grand Will. Et c'est un beau bouquel au pied de sa statue que les éloquentes emprunts ou se rencontrent dans l'éloge Voltaire, Patu, Diderot, de Baculard, Sedaine, Ducis, Mme Roland, Nodier, Stendhal, Hugo, Berlioz, Musset, de Vigny, Guizot, Flaubert, Taine, Chénier, Renan, Lamartine, Brunetière, Mallarmé et tant d'autres.

\*\*\*

Les Tricolores, par CAMILLE LE SENNE. (Editions et Librairie.)

L'auteur des *Rimes tragiques* et de l'*Armée sanglante* donne ici une suite à ces recueils de poésie où l'inspiration avait soufflé, satirique et lyrique, impressionnante et actuelle. Les mètres variés donnent à la plaquette l'agrément d'un menu où la pièce de résistance s'oppose avec talent au hors-d'œuvre appétissant. Qu'on n'aille pas croire qu'il s'agit seulement de strophes bien entées : il y a mieux là que du tour de main.

\*\*\*

Les Centurions, par JEAN CORAIL (Chapelot.)

Ce sont nos officiers qui continuent en Afrique et la mènent à perfection, l'œuvre entreprise par les Scipions de Numidie et qui s'appellent aujourd'hui Mangin, Gouraud, Lyauté, d'Amade, Henry. Ces « porte-lauriers », pour reprendre l'expression de Paul Adam, préfèrent, ont pacifié le Maroc et « par de rapides victoires ont assuré la quiétude des laborieux et de l'artisan ». Poème de l'effort français en cette terre neuve, ce roman de force et d'idéal en action semble écrit à l'ombre des drapeaux dressés sur les casbahs enfin consentantes à recevoir de nous l'Evangile du Progrès. De fier langage, pensé par un cerveau de chef, réalisé par un poète-soldat, il est à la fois une œuvre d'art et une œuvre de bien.

\*\*\*

Pour le Renouveau, par le COMTE DE CHABROL. (Perrin et Cie.)

On a dit fort à propos que si ces pages ne cherchent point exclusivement à plaire et encore moins à distraire, elles contiennent des thèmes propres à aider chacun de nous à l'examen de conscience que les événements actuels, prodigieux et géants, imposent à toute âme de Français. Un doigt de chirurgien est mis là sur le sang de nos plaies, de ces plaies que fermera la guerre si nous savons tirer de l'énorme convulsion l'exact sens de nos responsabilités individuelles et collectives. Méditations, écrit l'auteur en sous-titre à son livre qu'il partage en trois groupes d'idées : Expiation, Conversion, Rédemption. C'est dire que M. de Chabrol voit en la guerre et pour notre pays une occasion inespérée de renaissance morale.

\*\*\*

Le train des grands blessés à travers la France, par NOELLE ROGER (Attinger frères.)

Cinématographie — bien tournée — de l'un de ces retours à la fois si tristes et si reconfortants (pour ceux qui reviennent) : le chemin des grands blessés, qui, malades, mutilés, revient la patrie après avoir cru mourir en captivité. Des mots, des situations qui seront, par d'autres, recueillis à pleines pages, mais on ne sera jamais trop d'auteurs pour consigner ces instants émouvants, ces entrées de prisonniers, ces heures de la guerre.

\*\*\*

Deux semaines à la Conciergerie pendant la bataille de la Marne, par H.-P. ROCHÉ (Attinger frères.)

Au temps de la paix, l'auteur, un fin lettré, s'occupait très activement de philologie comparée, de musique étrangère, et il traduisait quelquefois des ouvrages allemands.

Le 2 août 1914, plusieurs lettres lui arrivent de Stockholm, de New-York, et, hélas ! de Berlin. Par ailleurs, de bons amis le dénoncent comme en relations constantes avec l'ennemi. Le commissaire de police le vient chercher au saut du lit et le conduit à la Tour polonoise : c'est un espion de premier choix. Honorable s'il en fut, la conscience tranquille, M. Roché fit vingt-deux jours de prison, juste le temps qu'il fallait pour que l'enquête le rendit blanc comme neige.

Sans rancune, le sourire aux lèvres, il nous conte son séjour parmi des types bien amusants. Si sa prison ne fut pas toujours drôle, son récit l'est à chaque page. Des dessins de Robert Bonfils l'illustreront joyeusement. Tout finit bien. Mais aussi, pourquoi cet infortuné jeune homme s'occupait-il de philologie comparée ?

\*\*\*

La Flandre rouge, par MARCEL WYSEUR. Préface d'Emile Verhaeren (Perrin.)

Des paysages, des types, des heures de la Flandre en feu. L'œuvre d'un poète qui sait manier les beaux rythmes, avec art peut-être, mais encore plus avec le sentiment de la vérité, de la juste hauteur des accents. C'est l'hommage pieux d'un Flamand à sa terre blessée. Il la chante bien, il la pleure bien. Et, avec elle, il espère.

\*\*\*

Les Cloches démolies (Dixmude, 1915-1916), par EUGÈNE FIGUÈRE (édité par lui-même.)

Des vers de bûcher et de bivouac. Rien de Dérouté. Une métrique souvent libre. Beaucoup de haine, beaucoup d'émotion. Un peu de symbole. Peu de pages. Un bon format pour mettre dans la poche. Vingt poèmes en tout. Modeste.

Le Coupe-Papier.



## THÉÂTRES

## PETITE GAZETTE DE LA COMÉDIE

Jeu de dernière 13 juillet 1916, l'affiche de la Maison était identique à celle du 31 mai 1914 : *Polycrète* et *l'Etourdi*. Depuis cette date, nous n'avons pas revu la comédie de Molière. Il y aurait fort à dire au sujet du maintien au répertoire de tel ou tel ouvrage, il est dû plus souvent à l'autorité du talent et à la nature de « l'emploi » des acteurs formant la tête de troupe qu'à la valeur de la pièce. Ainsi, Mounet-Sully donna un regain de popularité à *Polycrète* en ramenant au premier plan le mari de Pauline longtemps sacrifié à *Sévère*, et *Bérénice* n'a connu de fréquentes représentations que depuis le jour où Mme Bartet en devint la protagoniste. Prenons maintenant *l'Etourdi* : c'est la première pièce de Molière. La *Jalousie du Barbouillé* et le *Médecin volant* ne sont que des essais « attribués » à l'auteur du *Misanthrope*. Elle est créée à Lyon en 1653 ou 1655, la date demeure incertaine; elle sera la première comédie représentée au théâtre du Petit-Bourbon en novembre 1658, suivie seulement du *Dépit amoureux*, des *Précieuses Ridicules* et de *Sganarelle*; puis prendra rang, avec toutes les autres pièces de Molière au théâtre du Palais-Royal jusqu'en 1673, enfin à l'Hôtel Guénégaud, où, après la « jonction », elle s'installera au répertoire de la Comédie-Française dès le 19 septembre 1680.

Joué 77 fois, de 1659 à 1680, *l'Etourdi* compte 502 représentations à la Comédie-Française, de 1680 à 1914; chiffre très faible, comparé à celui que fournissent la plupart des chefs-d'œuvre du même auteur. En revanche, en 1871-1872, nous relevons une série de 48 représentations, et *l'Etourdi* aura été joué 126 fois en quarante-quatre ans, entre les deux guerres 1871-1914. D'où vient ce renouveau de succès en 1871? Tout simplement de l'état incomparable de la reprise du 23 octobre de cette année que le nouvel administrateur, Emile Perrin, avait faite en distribuant à Coquelin le rôle de Mascarille. Ce rôle, d'une extrême difficulté d'exécution, est le plus long de tout le répertoire; d'après Colson, il ne renferme pas moins de 1.021 vers, tandis que *Figaro* ne contient que 900 lignes, *Scapin* 800, *Arnolphe* 877 et *Alceste* 767 vers. Coquelin le jouait avec une gaieté, une verve, un entrain qui étonnaient le spectateur sans pourtant l'habiller, tant jusque dans les périodes les plus « vertigineuses » — le récit final par exemple — la diction du comédien restait claire, limpide, facile, grâce à une articulation d'une souplesse prestigieuse. Mais, ne vous y trompez pas, ce mouvement endiablé emportait dans sa fougue une composition savante remplie de détails finement observés. Pas plus dans Mascarille, de *l'Etourdi*, que dans les autres premiers comiques, Coquelin ne « déglissait » jamais le texte; chaque phrase conservait son dessin, chaque terme sa couleur. Berr, qui lui succéda le 11 août 1889 — ces deux artistes ont seuls joué Mascarille à la Comédie-Française depuis 1871 — Berr ne possédait point des dons aussi étincelants, mais il est parvenu, à force de travail, servi par une vive intelligence, une instruction solide et une réelle intuition du beau, à un admirable résultat. Il interpréta son personnage avec une aisance parfaite; comme son aîné, il excellait à détailler le vers avec cet art raffiné qui fait éclore la vie dans chaque mot qu'il a couvé; il déployait une si charmante bonne grâce, une si pimpante légèreté en nous conduisant à travers la pièce de Molière qu'il ne nous donne jamais l'impression de supporter le poids d'un si terrible rôle. Je ne ferai qu'une réserve à propos du fameux récit du cinquième acte où je ne retrouve plus le « feu d'artifice » dont Coquelin éblouissait nos yeux.

La critique du *Journal des Théâtres* en 1777 en formulait sans doute une autre, si j'en crois ces lignes extraites d'un article sur Dugazon, au lendemain de la représentation du 19 septembre, où cet excellent comique avait joué Mascarille :

Il serait difficile de mettre plus d'intelligence et de piquer plus d'intérêt qu'il n'a fait dans la scène sixième du quatrième acte, où, de la fenêtre de la maison de Trufaldin, il apprend à son maître la cause des coups de bâton qu'il vient de recevoir. Le son de sa voix, la contrainte de son attitude, l'inquiétude qui accompagnait tous ses mouvements, peignaient avec la plus grande vérité la crainte où il était d'être aperçu ou entendu par Trufaldin pendant qu'il se justifiait auprès de Lélie et qu'il l'insultait de ce qu'il était indispensable qu'il sût. Nous n'avons jamais vu mieux jouer ce bout de scène que par le sieur Dugazon.

Je soumetts ce passage aux réflexions de Berr, qui ne paraît plus du tout songer à Trufaldin à cet endroit. J'ai voulu le citer aussi afin de vous montrer combien certains critiques du dix-huitième siècle étaient soucieux de la vérité du jeu des comédiens jusque dans les moindres détails.

Dehelly incarne un éléant Lélie; sa candide étourderie à l'enquête fraîcheur de la jeunesse. Numa, René Roher, Barral, jouent pour la première fois Léandre, André et Ergaste à la place de Desseignes, Grandval et Guithène, mobilisés. Le petit rôle d'Hippolyte, joué en 1914 par la regrettable Léo Malraux, est interprété par Mme Huguette Duflos, dont les trop courtes apparitions éclaircissent la pièce d'une jolie lumière.

Emile Mas.

MARDI 18 JUILLET

Comédie-Française. — A 8 h. 30, le Puel.  
Opéra-Comique. — Relâche.

Aubéville. — A 8 h. 30, Loute.  
Apollo. — A 8 h. 15, la Mascotte.  
Grand-Guignol. — A 8 h. 40, le Château de la mort lente.  
Gymnase. — A 8 h. 45, la Charrrette anglaise.  
Théâtre Impérial. — A 8 h. 45, le Secret de Samson.  
Théâtre Marigny. — A 8 h. 30, la revue.  
Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 15, le Chemineau.  
Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, la Flambee.  
Palais-Royal. — A 8 h. 30, le Vendeur de nuit (Sacha Guitry).  
Charlotte-Lyons. — Où allons-nous ce soir? (Mat. jeudi et dim.).  
Renaissance. — A 8 h. 10, l'Hôtel du Libre-Echange.  
Trianon-Lyrique. — A 8 heures, les 28 jours de Clairette.  
Variétés. — A 8 h. 30, la revue; l'Ecole du Piston.  
Vauvilliers. — Jules César. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

## MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Gaumont-Palace. — A 8 h. 30, le Pont des enfers.  
Le Coup du fakir, le Général Lyauté. Loc. 4, r. Foresti, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.  
Omnia-Palace. — Le bébé de Broolles, Effets de lumière, l'Exercice en tout est un défaut, etc.  
Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir.  
Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.  
Concerts du Jardin du Luxembourg et orchestre des concerts-Rouge réunis. — Jeudi 20 juillet, à 16 heures, festival symphonique et vocal avec le concours de M. Renard, ténor.

## Collision d'automobiles

Hier, vers 3 h. 1/2 de l'après-midi, en face du numéro 10 de la rue de Mauheuge, un taxi-auto s'est jeté dans la devanture d'une pharmacie, après avoir accroché une automobile particulière.

M. Alfred Sargen, âgé de cinquante ans, capitaine dans l'armée anglaise, qui occupait le premier véhicule, a été fortement contusionné sur diverses parties du corps et a dû recevoir les soins d'un docteur du voisinage.

La devanture de la pharmacie a été démolie et les automobiles mises en piteux état.

M. Carpin, commissaire de police du quartier, informé, a ouvert une enquête.

## Les formalités exigées pour voyager en chemin de fer

Beaucoup de personnes ne savent pas exactement quelles sont les formalités exigées pour voyager en chemin de fer.

Les règlements ont déjà été publiés. Voici, pour les Français, un résumé des prescriptions suivies :

Le territoire est, au point de vue de la circulation, partagé en quatre régions :

A. — Zone de l'intérieur, limitée au Nord par les départements de la Seine-Inférieure, Oise, les arrondissements de Meaux, Coulommiers, Provins, les départements de l'Aube, de la Haute-Marne, de la Haute-Saône, les arrondissements de Baume-les-Dames et de Montbéliard.

B. — Zone des départements frontières, comprise dans la précédente et englobant les départements frontières des Alpes et des Pyrénées.

C. — Zone d'armée non réservée, s'étendant entre la zone de l'intérieur et les lignes de chemin de fer (dites lignes de démarcation) passant par les gares de Calais, Amiens, Saint-Julien-en-Chaussée, Creil, Chantilly, Cerny-en-Valois, Mareuil-sur-Ourcq, Château-Thierry, Châlons-sur-Marne, Vitry-le-François, Ligny-en-Barrois, Gondrecourt, Nancy, Blainville-aux-Miroirs, Charleville, Epinal, Allevillers, Plombières et Faymont, Lure, Montbazon, Montbéliard et Belfort.

Les gares de la ligne de démarcation appartiennent à la zone non réservée, à l'exception : 1° des gares d'Amiens (compris) à Clermont (non compris); 2° de Bar-le-Duc; 3° de Gondrecourt (non compris) à Nancy (non compris), et 4° de Belfort.

D. — Zone d'armée réservée. — La partie au nord de la ligne de démarcation, plus les gares que nous venons d'indiquer.

Pour la zone de l'intérieur. — Aucune autorisation n'est nécessaire.

Pour la zone des départements frontières. — Il faut demander un sauf-conduit au commissaire de police.

Pour la zone d'armée non réservée. — Il en est de même, les commissaires de police peuvent délivrer des sauf-conduits comprenant même un certain nombre de gares.

Pour la zone d'armée réservée. — Il faut s'adresser d'abord aux commissaires de police et leur demander un sauf-conduit pour celle des gares de la ligne de démarcation qui se trouve la plus rapprochée du point où on veut se rendre (la liste de ces gares se trouve dans les commissariats de police) et porter le sauf-conduit au gouvernement militaire (31, boulevard des Invalides) où on établit la demande à transmettre aux armées.

Pour un certain nombre de destinations de la zone réservée, on exige un certificat d'honorabilité. Il est donc sage de le demander au commissaire de police, en même temps que le sauf-conduit.

Pour les stations balnéaires. — Il est préférable de s'adresser d'abord au gouvernement militaire, en raison des formalités spéciales.

Il faut un sauf-conduit pour chaque voyageur, sauf pour les enfants de moins de quinze ans, qui sont inscrits sur le sauf-conduit des parents.

Les sauf-conduits ne sont valables que pour un seul voyage (aller et retour ou circulaire); la durée de validité ne peut dépasser quinze jours.

Il est prudent, pour éviter les difficultés en cours de route, de s'assurer que la durée de validité et la date de départ de cette validité sont bien inscrites sur le sauf-conduit, et que l'on n'a pas oublié de signer celui-ci.

Il va sans dire que les commissaires de police sont toujours libres de refuser les sauf-conduits aux personnes ne justifiant pas de leur honorabilité ou des motifs de leur voyage.

Ayuntamiento de Madrid

## BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

du 17 juillet 1916

Ce n'est pas le beau temps qui a pu retenir aujourd'hui à la campagne les courtiers et commissionnaires qui fréquentent notre Bourse de commerce, car il a plu dans la nuit de dimanche, et le ciel est resté couvert toute la matinée du lundi. C'est plutôt le manque d'affaires. Les cours sont nominaux pour les Bles et autres grains, ainsi que pour les Alcools et les Sucres. Ces derniers donnent toujours lieu à des réclamations de la part d'épiciers et de pâtisseries irrégulièrement servis. D'autre part, certains épiciers ne tiennent pas à vendre cette marchandise, qui ne leur laisse qu'un bénéfice insuffisant.

Les Suifs ont un marché très actif. La cote du suif indigène 48 1/2 0/0 a été établie samedi à 118 fr., soit une hausse de 1 fr. par 100 kilos, ce qui correspond à 103,60 pour le suif en branches au rendement de 70 0/0. La tendance est soutenue sur les marchés anglais et américains, et la situation est la même pour le saindoux, qui est un puissant succédané du beurre, en ce moment en hausse.

Huile de lin : ferme, quelques demandes et peu d'offres; cote officielle, 129 à 130 fr.

Vins : cote officielle, Côte-d'Or, 1.250 à 1.400 la queue; Basse-Bourgogne, 120 à 130 fr. la feuillette nu; Beaujolais, 220 à 230; Mâconnais, 200 à 220. Vin blanc du Centre, 205 à 230 la pièce nu. Bordeaux rouge ordinaire, 800 à 850. Vins blancs Entre-Deux-Mers, 725 à 775; vin blanc du Gers, 700 à 725 le tonneau nu; Armagnac 7° à 8°, 73 à 76; Montagne 9°, 76 à 80; Minervois et Corbières 10°, 82 à 86; Roussillon 10° à 11°, 86 à 90; Algérie rouge et blanc 11° à 12°, 82 à 86; Espagne rouge 10°5 à 11°, 80 à 84. Au marché aux vins de Bercy, on a vendu plusieurs lots de Bordeaux blancs à 76 et des vins supérieurs d'Algérie pour coupage de 80 à 83 fr. l'hectolitre.

Aux Halles centrales, les Beurre sont en nouvelle hausse; les Œufs très fermes.

Le tableau des prix des Viandes a subi les modifications suivantes : Bœuf : entrecôte, 4 fr. 40 à 5 fr. 10 le kilo; pointe de cuvette, 1 fr. 90 à 2 fr. 40; gîte à la noix, 1 fr. 90 à 2 fr. 80; tranche, 1 fr. 20 à 1 fr. 90; tendre de tranche, 1 fr. 20 à 1 fr. 50; gîte, 1 fr. 60 à 1 fr. 90; milieu de plat de côte, 2 fr. 40 à 2 fr. 40; plat de côte, 1 fr. 80 à 1 fr. 90; bavette, 1 fr. 60 à 1 fr. 70; milieu de paletot, 2 fr. 20 à 2 fr. 40; macreuse, 2 fr. 20 à 2 fr. 40; gros bout, 1 fr. 40 à 1 fr. 60; milieu de poitrine, 1 fr. 60 à 1 fr. 80; tendrons, 1 fr. 60; collier, 1 fr. 70 à 2 fr. l'eau; quasi, 1 fr. 60 à 3 fr. 20; désossé, 2 fr. 40 à 4 fr.; épaule, 1 fr. 20 à 2 fr. 20; désossé, 1 fr. 90 à 3 fr. 60; poitrine, 1 fr. 40 à 2 fr. 50; bas de carré, 1 fr. 20 à 2 fr. 50; jaret, 1 fr. 20 à 2 fr.; collet, 1 fr. 20 à 2 fr. 90.

Fromages : gruyère français, 2 fr. 30 la livre; gruyère comté, 2 fr. 20. Poisson : anguille, 0 fr. 70 à 1 fr. 20 la livre; colin, 1 fr. 20 à 1 fr. 80.

## INFORMATIONS ET NOUVELLES

En réponse à la demande de M. Gaffard, député, M. Ribot a confirmé les instructions données par le ministre de l'Agriculture aux agents du service de la répression des fraudes concernant la mise en vente d'un mélange de vin et de cidre. Ce mélange est autorisé à la condition que le produit ne prête pas à confusion et pourvu que l'on évite les inconvénients. En cas de circulation, ces liquides seront soumis aux droits de l'alcool, ce qui, pratiquement, constitue un régime prohibitif.

## METAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili, disp. 93, liv. 3 mois 94; électrolytique, 128; étain, compt. 169 1/2, liv. 3 mois 170; plomb anglais, 29; zinc, compt. 43; argent, l'once 31 gr. 1.035, 29 d. 1/2.

## POUR DINER

La robe décolletée, franchement décolletée d'antan, est pour le moment bannie de notre toilette. Personne ne s'habille, même pour un dîner un peu prié,



Robe de tulle noir

et la robe du soir actuelle est presque semblable à la robe d'après-midi. Seuls les tissus apportent une note un peu différente : ils sont plus légers, plus vaporeux que ceux qu'on emploie l'après-midi, et les mousselines de soie, les tulle ou les dentelles, discrètement mêlées d'or ou d'argent vieilli, font des robes d'une élégance discrète, bien dans la note voulue. Point de couleur : du noir, du noir et blanc ou du blanc rosé voilé d'une mousseline sombre. La robe croquée ici est faite d'un fond de tulle noir sur lequel s'élève une double tunique formant un mousseline effet de panier et de mousselines volants ornés de piécets. Le corsage, tout uni, à peine plus décolleté qu'une de nos blouses habituelles, est serré à la taille par un ruban bleu fin, semblant noué tout à fait négligemment.

Jeanne Farmant.



# Les derniers envahis...

par BENJAMIN RABIER



-- Qu'est-ce qu'il a ?...

-- Il est fichu... il a mordu un Boche !...

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 18 JUILLET 1916

39

## LA CAGE D'ACIER

Roman Inédit

PAR

MAURICE LANDAY

### CHAPITRE XX

Où Jack constate que la vie n'est pas toujours telle qu'on la désire, c'est-à-dire calme et sans embûches

James Perry, en passant une main inquiète sur son front perle de sueur glacée murmura d'une voix rauque :

— Qu'est-ce que tout cela veut dire ?... Devant quelle énigme suis-je arrêté ?...

Il chercha, mais en vain, dans ses souvenirs...

Alors, en proie à une inquiétude aussi indéfinie que torturante, il s'habilla, descendit au bureau de son oncle.

Argirh, en le voyant entrer, pâle, chancelant, s'empressa de le questionner :

— Serais-tu souffrant ?...

Perry tressaillit, comme réveillé en sursaut.

M dévisagea son oncle, puis, soudain, baissa les yeux, pris de gêne, et balbutia :

— Non... mais... j'ai mal dormi... très mal... et je souffre de migraine...

— Monte te reposer un peu...

— Non, non... ça va passer... en travaillant...

De toute la matinée, James Perry ne desserra pas les dents, s'absorbant obstinément dans le dépouillement du volumineux courrier de l'usine...

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Un peu avant 11 heures il quitta sa table...

En levant les yeux sur le parc, il venait d'apercevoir Edith...

Un irrésistible besoin de courir vers la jeune fille, de se réfugier moralement en elle s'empara de lui...

Il courut jusqu'au petit bosquet de verdure, dont l'entrée était face à la mer et sous lequel Edith passait chaque jour de longues heures à méditer, à lire ou à broder...

Ce matin-là, la fille d'Argirh était plus belle que jamais...

Son visage était épanoui comme une rose sous la caresse des premiers rayons d'un soleil de radieux printemps...

Sur ses lèvres en cerises purpurines comme perlées de la rosée matinale, était stéréotypé, pour ainsi dire, un exquis et tendre sourire qui disait toute la pure joie dont son âme était pleine et qui gonflait son cœur bondissant sous sa gorge frémissante...

Sa taille de lis, à peine serrée dans le corselet de soie pékinée de sa toilette du matin, se penchait avec grâce vers les roses favorites dont ses narines palpitantes humaient avec délice le tendre et doux parfum...

Elle paraissait glisser sur le sable fin des allées, telle une vision céleste de grâce et de jeunesse somptueusement épanouie au soleil du printemps de la vie...

Vision de beauté aussi !...

Troublante incarnation de l'amour !...

Délicieuse apparition à la Botticelli, dont la brusque arrivée de James Perry au visage ravagé d'angoisse, presque, fit une Vierge à la Michel-Ange, au masque douloureux et grave.

En effet, en apercevant son fiancé, Edith eut un petit haut-le-cœur, resta cinq secondes hésitante et soudainement inquiète...

Tendant les mains à James, elle questionna d'une voix un peu chavirée :

— Qu'avez-vous, James ?...

Pour toute réponse James la poussa doucement vers un fauteuil, la fit asseoir presque à son corps défendant et, tombant à genoux à ses pieds, cacha son front dans le giron soyeux tout comme il aurait fait s'il s'était trouvé devant sa mère...

Edith eut un long frisson qui lui laboura les chairs de la nuque aux talons...

Un frisson qui lui glaca le cœur...

Bouleversée d'inquiétude, elle interrogea, après avoir jeté machinalement autour d'elle un regard inquiet :

— Mais qu'avez-vous, James ?... Quels sanglots vous montent à la gorge ?... Parlez... ouvrez votre cœur... Je souffre tant de vous voir ainsi... et c'est vraiment si étrange...

James, à ces mots, s'était brusquement remis sur pied...

Sans cesser d'étreindre les mains de sa fiancée, il avait murmuré :

— Oui... oui... Je suis fou... mais, voyez-vous, Edith, depuis quelque temps, je ne sais pas ce que j'ai... Je me sens en proie à des malaises subits... à des vertiges, comme lorsque j'ai été si malade...

— Vous vous surmenez...

— Je suis en proie à des insomnies inquiétantes... J'ai des cauchemars affreux... Il me semble, parfois, que je rêve tout éveillé... J'ai des absences... Ainsi, hier soir, j'ai dû, sans m'en rendre compte, emporter le cahier du code secret... et je n'en avais nul besoin... Je l'ai retrouvé ce matin dans ma chambre en désordre...

James Perry s'arrêta brusquement de parler...

Son corps se figea dans une immobilité soudaine...

Ses muscles se pétrifièrent...

Ses paupières papillotèrent...

Et, d'un bloc, il se retourna...

Derrière lui, le regard aigu comme une lame d'acier. Tchou, le valet chinois, venait d'apparaître...



## LES SPORTS

### PREPARATION MILITAIRE

Championnat de « la Balonnette ». — La Société « la Balonnette » organise un Championnat de France de combat à la balonnette et de lancement de grenades, pour le dimanche 30 juillet courant, au terrain de tennis, 5, rue Léon-Gonnet. De nombreux prix, offerts par le préfet de la Seine, MM. Gouverneur, de la Société « la Balonnette », M. Mironel, directeur du tennis, Depage, B. Kraemer, par les journaux le Petit Parisien, le Journal, le Matin, Excelsior, le Gaulois, la Balonnette, la Vie au Grand-Air, Paris-Midi, seront décernés aux vainqueurs.

D'autres prix ont été demandés à M. le ministre de la Guerre et M. le ministre de l'Instruction publique, au Conseil municipal de la Ville de Paris et au Conseil général de la Seine.

Engagements, accompagnés du droit d'entrée (1 franc pour les deux épreuves), au maître Masselin, 8, rue de la Bienfaisance.

Interclubs à Villeneuve. — L'Union Sportive Amicale de Villeneuve-Saint-Georges fera disputer le 23 juillet une épreuve de 7 kilomètres ouverte à tous. Engagements, 1 fr., au siège, 46, rue de Paris, maison Breton. Mandats au nom de M. Emile Meunier, vice-président.

## La Bourse de Paris

DU 17 JUILLET 1916

C'est en tendances satisfaisantes que le marché a effectué sa réouverture après trois jours de chômage. La liquidation de quinzaine, reportée à aujourd'hui, n'est effectuée comme de coutume sans incidents. A noter la continuation du mouvement de hausse de nos Rentes, le 3-0/0 passant de 64 10 à 64 50, tandis que le 5-0/0 s'améliore encore de 90 30 à 90 50. Aux emprunts étrangers, les Russes sont bien orientés, notamment le 1898 s'élevait de 73 à 75 10. Extérieure espagnole indécise à 98. Banques calmes. Aux Chemins de fer, on remarque la reprise des lignes espagnoles. Les Andalous s'inscrivent à 376; le Nord Espagnol à 430 au lieu de 427; Saragossa, 429.

Cuprifères mieux tenues : le Rio gagne dix points à 1.730. Valeurs diverses indécises.

Enfin, en coulisse, on est ferme sur le groupe industriel russe, où la Toula franchit le cours de 1.100 et passe à 1.100; Maltzof, 508; Bakou, 1.305. Mines d'or, faibles et peu traitées : East-Rand, 21; Goldfields, 42; De Beers, 315.

### COURS DES CHANGES

Londres, 88 1/2; Suisse, 111 1/2; Amsterdam, 245 1/2; Pétersbourg, 181 1/2; New-York, 500 1/2; Italie, 92 1/2; Barcelone, 894 1/2.

DEMANDEZ

## LA TOURISTE

BANDE MOLLETTIERE

SPIRALES EXTENSIBLES

La Seule en TROIS COURBES

Supprimant tout glissement.

1<sup>re</sup> Qualité : Marque Or. 2<sup>de</sup> Qualité : Marque Rouge.

En Vente dans les Grands Magasins et dans les Maisons de Chaussures, Nouveautés, Sports.

Gros : La Touriste, Paris.

Obséquieux, il demanda : — Sir James Perry a-t-il besoin de mes services pour le départ du premier courrier ?

James passa lentement sa main sur son front et, sans plus s'inquiéter de la jeune fille, regagna précipitamment son bureau, suivi du Chinois qui ne cessait de laisser peser sur sa victime son regard de feu.

Edith resta bouleversée... Mais, tout de même, elle ne s'inquiéta pas autrement, mettant l'attitude étrange de Perry sur le compte d'un nervosisme maladif.

Le même jour, vers deux heures, Jean Wickerski se présenta chez Argirh.

L'usinier qui avait déjeuné fort tard était en train de prendre son café sur la terrasse de la villa, en compagnie d'Edith et de James Perry qui allait un peu mieux.

Cependant, en apercevant Jean, James redevint sombre et préoccupé.

La vue du fils de Julius lui fit passer un frisson sur la nuque.

Il devint inquiet comme à l'approche d'un danger certain.

La jalousie commençait à torturer le pauvre garçon.

Quant à Jean, lorsque son regard tomba sur le couple de jeunesse et d'amour qui faisaient Edith et James, il eut un pincement au cœur.

Ses traits s'altérèrent l'espace d'une seconde pour reprendre tout aussitôt leur sérénité des anciens jours augmentée de toute la cruelle joie qu'il ressentait à l'idée de pouvoir contribuer à sauvegarder la bonheur de celle qu'il adorait.

Jean Wickerski était un terrible impulsif.

Il ne pouvait rien faire à demi, ni même normalement.

Il haïssait ou aimait; se donnait ou se refusait... Il mettait maintenant autant d'ardeur à se vou-

loir l'esclave désintéressé d'Edith qu'il en aurait mis à vouloir forcer le cœur de la jeune fille.

Argirh, qui, en l'apercevant, s'était immédiatement souvenu de ce que Bradway lui avait dit la veille, lui tendit sa main large ouverte.

Tout en étirant dans sa dextre celle du jeune homme, il pensa :

« Il n'est pas de connivence avec son père... Il aime Edith... Peut-être cet amour, après tout, lui inspirera-t-il quelque généreuse pensée... Espérons-le... et observons notre don Juan... »

Jean, après avoir haïssé religieusement, dévotement le poignet d'Edith, se tourna vers James Perry et dit, en lui serrant la main :

— Cher Perry, j'ai fait un rêve heureux cette nuit... dont vous avez été pour ainsi dire le héros... Oui... j'ai rêvé que votre honneur et un peu de votre bonheur étaient entre mes mains... et je m'efforçais de vous prouver que, sans peut-être vous en douter, vous n'aviez pas de plus fidèle camarade que moi...

Perry, interloqué, dévisagea Jean.

A part soi, il murmura :

« Se moque-t-il ?... Raille-t-il ? »

Mais non, le visage du fils de Julius respirait, à cette minute, la plus parfaite sérénité.

Perry, balbutiant, remercia.

Jean, en se tournant vers Argirh, crut indispensable de dire :

— Et vous, cher master Argirh, vous pouvez aussi, vous devez me considérer comme un cœur à vous... Je veux mériter votre amitié... Je saurai la mériter...

— Mais, fit Argirh, quelque peu gêné par ces protestations, je n'en ai jamais douté, croyez-le...

Un étrange sourire erra sur les lèvres de Jean...

Il machonna, en allumant une cigarette :

— En tout cas, vous avez de bonnes raisons pour craindre la contraire... Ne le niez pas... Il y a un proverbe français qui dit : « Tel père, tel fils... »

Ce n'est pas toujours exact... je vous assure...

## UN PRÊTRE

général lui-même offre GRATUITEMENT le moyen de se guérir en 24 heures des

## HEMORROIDES

Ecr. à M. CARRÈRE, 60 rue de Valenciennes (Paris) Timbre de réponse

## VIN de PHOSPHOGLYCERATE de CHAUX

### DE CHAPOTEAUT.

## FORTIFIANT STIMULANT

Recommandé Spécialement

aux CONVALESCENTS, ANÉMIÉS, NEURASTHÉNIQUES.

Etc., Etc.

Dans Toutes les Pharmacies VENTE EN GROS : 6 RUE VIVENNE, PARIS.



## CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

Délivrance de billets spéciaux d'aller et retour collectifs aux familles des militaires en congé de convalescence, hospitalisés ou réformés à la suite de blessures ou maladies contractées en campagne.

Jusqu'au 30 septembre prochain inclus, il est délivré aux familles d'un moins deux personnes accompagnant ou allant visiter des militaires en congé de convalescence, ou hospitalisés, ou mis en réforme à la suite de blessures, infirmités ou maladies contractées en campagne depuis la mobilisation, des billets collectifs spéciaux, toutes classes, valables pour des parcours intéressants un ou plusieurs des réseaux du P.-L.-M., de l'Etat, de l'Orléans et du Midi, dans les conditions ci-après :

Parcours minimum : 250 kilomètres, aller et retour, avec facilité de payer pour cette distance.

Validité : jusqu'au 5 novembre inclus.

Prix : deux billets simples ordinaires pour la première personne, un de ces billets pour la deuxième et la moitié du co pour la troisième et chacune des suivantes.

Les demandes de billets doivent être faites 1 jour à l'avance (ce délai est réduit à 48 heures lorsqu'elles sont adressées à certaines gares) et accompagnées :

Pour les familles des militaires convalescents, d'un certificat du médecin militaire indiquant la localité pour laquelle le congé de convalescence est accordé;

Pour les familles des militaires déjà hospitalisés dans la localité pour laquelle le billet est demandé, d'un certificat du médecin-chef ou de l'administrateur de l'établissement hospitalier;

Pour les familles des militaires réformés, d'une attestation du commandant du dépôt du dernier corps où a servi le militaire, certifiant la date de la réforme.

La pièce à fournir par les intéressés doit toujours certifier que la blessure, infirmité ou maladie du militaire a été contractée en campagne depuis la mobilisation.

## Maladies de la Femme

Toutes les maladies dont souffre la femme proviennent de la mauvaise circulation du sang. Quand le sang circule bien, tout va bien; les nerfs, l'estomac, le cœur, les reins, la tête, n'étant point congestionnés, ne font point souffrir.

Pour maintenir cette bonne harmonie dans tout l'organisme, il est nécessaire de faire usage, à intervalles réguliers, d'un remède qui agisse à la fois sur le sang, l'estomac et les nerfs. Seule la

## JOUVENCE de l'Abbé SOURY

peut remplir ces conditions, parce qu'elle est composée de plantes, sans aucun poison ni produits chimiques, parce qu'elle purifie le sang, rétablit la circulation et décongestionne les organes.

Les mères de famille font prendre à leurs fillettes la Jouvence de l'Abbé Soury pour leur assurer une bonne formation.

Les dames en prennent pour éviter les migraines périodiques, s'assurer des époques régulières et sans douleur.

Les malades qui souffrent de Maladies Intérieures, Suites de couches, Pertes blanches, Règles irrégulières, Métrites, Fibromes, Hémorragies, Tumeurs, Cancres, trouveront la guérison en employant la Jouvence de l'Abbé Soury. Celles qui craignent les accidents du RETOUR D'AGE doivent faire une cure avec la Jouvence de l'Abbé Soury pour aider le sang à se bien placer et éviter les maladies les plus dangereuses.

La Jouvence de l'Abbé Soury, 4 fr. le flacon toutes pharmacies; 4 fr. 60 franco. 3 flacons 12 fr. expédies franco gare contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits). 289

## Vous cherchez à louer

## votre VILLA

une pour la saison qui s'avance.

Songez que

## Nos PETITES ANNONCES

économiques du mercredi

sont le plus rapide et le moins coûteux des intermédiaires.

Locations Pensions de famille Villégiatures 2 fr. la ligne de 50 lettres ou signes

Le gérant : VICTOR LAUVERGAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

Un silence se fit.

Edith offrit le café.

Durant quelques instants la conversation devint soudainement banale, puis Argirh prit d'un air quel-ques ordres urgents à donner, s'excusa, et, suivi de James, se dirigea vers son bureau, laissant après Jean en tête à tête avec Edith.

Disons-le tout de suite, Argirh, d'un coup d'œil, avait invité sa fille à garder Jean...

Du reste, depuis quelque temps, il arrivait souvent aux deux jeunes gens de rester ensemble durant de longs instants.

Jean n'était-il pas autorisé secrètement par Argirh à faire sa cour à Edith ?

Il n'y avait donc rien d'extraordinaire à ce que sir Argirh permit ce tête-à-tête.

Durant le temps que mit un domestique à desservir la table sur laquelle avait été servi le café, et même un bon quart d'heure après le départ du valet, Edith et Jean restèrent silencieux.

Edith, le regard perdu à l'horizon, semblait absorbée dans quelque rêve heureux tant était grande la sérénité de son visage qu'éclairaient ses beaux yeux ouverts sur l'azur du ciel.

Jean, lui, courbé en deux, le regard rivé sur le sable de la terrasse, s'absorbait dans une rêverie plutôt mélancolique.

Soudain, il jeta sa cigarette loin de lui, s'empara des mains d'Edith, les pressa avec force et s'écria d'une voix vibrante et dont il s'efforçait d'éteindre les accents :

— Chère miss Edith... vous ne sauriez croire quelle joie est en moi...

Edith, qui s'attendait à entendre une protestation amoureuse tomber des lèvres frémissantes du jeune homme, fronça les sourcils.

Elle fit même un léger effort pour affranchir ses menottes de l'étreinte dans laquelle Jean les gardait obstinément.

— Je vous en prie, ne me fuyez point...

(A suivre.)



## Les artistes lyriques et dramatiques de Londres et les œuvres de guerre



UN DÉFILE DES ARTISTES COSTUMÉES

LA REINE ALEXANDRA ICI  
À LA FÊTE

MME MALCOLM QUÉTANT POUR LES BLESSÉS



LES BLESSÉS SE DIVERTISSENT

Depuis le début de la guerre, les artistes lyriques et dramatiques, en Grande-Bretagne, se sont employés de mille et mille manières à servir la cause de la fraternité ; payant de leur personne, se prodiguant sans trêve, ils ont contribué à enrichir des œuvres multiples, en leur pays. Naguère encore, une matinée à Hyde Park rassembla les plus illustres vedettes des théâtres londoniens : la reine Alexandra voulut bien honorer la fête de sa présence et féliciter les artistes de leur inlassable activité.